

D E L ' I S O L E M E N T



ACTES DU COLLOQUE ORGANISÉ PAR
L'R DES CENTRES DE FEMMES DU QUÉBEC



UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

9-10 JUIN 1989

U X S O L I D A R I T É S

De l'isolement aux solidarités

Conception, rédaction, dessins: Lise Larose
Impression: Imprimerie UQAM
Juin 1990

Table des matières

L'avant-colloque	2
Présentation du colloque	5
Horaire	7
Rituel de la terre du dessous.....	8
Perséphone.....	11
Discours d'ouverture	12
Allocution de Marie Lavigne	14

De l'isolement...

Ateliers de l'avant-midi:

L'amour, mais pas à n'importe quel prix!.....	25
L'argent, maudit argent!.....	30
Les valeurs culturelles.....	37
Je est une autre.....	40

Aux solidarités

Déméter	46
---------------	----

Ateliers de l'après-midi:

Une histoire de femmes autochtones.....	47
Une histoire de femmes et d'inceste.....	51
Une histoire de femmes itinérantes.....	55
Une histoire de femmes locataires.....	58
Une histoire de femmes âgées.....	61
Une histoire de femmes latino-américaines	64
Une histoire de femmes handicapées.....	67
Une histoire de femmes obsédées par... la minceur	70
Une histoire de femmes ordinaires et de féministes.....	73
Une histoire de femmes psychiatisées.....	76
Une histoire de femmes lesbiennes.....	79
Une histoire de femmes au foyer.....	82
Une histoire de femmes toxicomanes.....	85
Une histoire de femmes haïtiennes	88
Plénière	91

Discours de clôture.....93

Remerciements.....94



Lier et recouper toutes nos histoires pour sentir,
comprendre et agir ensemble.

L'avant-colloque

Le colloque se veut un moyen de briser l'isolement! On en saisit bien les grandes orientations, mais ça ne nous dit pas ce qu'on va mettre dedans! Françoise nous suggère d'essayer de nous rappeler le "plus beau colloque" que nous ayons vécu. C'est la tempête d'idées, nous tentons de nous branle-basser (réf. Réjean Ducharme); le froid gèle nos idées et après un rapide tour de table nous constatons que nous avons toutes les pieds gelés!!! Finalement, l'ébullition de nos cerveaux nous ayant réchauffées, il en ressortit plein d'idées.

La soirée d'ouverture: Elle est très importante. C'est elle qui donne le coup d'envoi de tout le colloque. Elle doit être dynamique et donner le goût... Nous pourrions organiser un "rituel", une "cérémonie d'ouverture" afin de permettre aux participantes du colloque de **vivre** un sentiment d'isolement, l'espace d'un moment, afin d'aller au-delà de la discussion... Bien sûr, il faudra doser ce "genre" d'animation mais il ne faut quand même pas avoir peur de créer un "léger" malaise...

Nous tentons d'imaginer un "rituel" qui placera les participantes dans une situation d'isolement (verbal, visuel et/ou auditif?) pour ensuite les amener petit à petit à briser l'isolement. Nous lançons plusieurs idées: nous pourrions distribuer des boules pour les oreilles au moment de l'inscription, dans l'intention de créer un isolement auditif; les femmes pourraient arriver masquées; nous pourrions demander aux participantes de garder le silence; nous pourrions masquer le carton d'identification des participantes.

Nous revenons aux objectifs de cette première soirée: prendre contact (participantes), introduire le colloque (contenu).

Après notre "cérémonial" il faudrait entrer dans le "vif" du sujet. Une conférence, en autant qu'elle soit bonne, peut atteindre cet objectif. Elle devrait présenter le phénomène et cerner comment les centres de femmes interviennent pour briser l'isolement. Finalement, elle devrait lancer le thème du colloque "De l'isolement aux solidarités". Il faudrait inviter des femmes intéressantes... Oui mais nous pourrions présenter nous-mêmes la partie qui nous concerne? Suzanne propose que si nous "réussissons à avoir une personnalité", de "la garder" pour le samedi matin ou pour la clôture. Oui mais... la fin ça nous appartient!? Est-ce qu'on invite oui ou non une personnalité politique? A quel moment doit-elle prendre la parole? Françoise suggère d'inviter la nouvelle présidente du CSF, Marie Lavigne, qui est historienne de formation.

Les conférences peuvent déborder le traditionnel style d'exposés. Nous pourrions, par exemple, inviter une comédienne à lire un texte de Michel Tremblay illustrant l'isolement des femmes ou demander à Arlette Cousture d'illustrer le phénomène de l'isolement à partir de ses romans? Pourquoi pas? Anne va jeter un coup d'oeil dans la bibliographie qu'elle est en train de monter pour la recherche sur l'isolement...

La discussion se poursuit sur les thèmes d'ateliers: obsession de la minceur, femmes handicapées, femmes immigrantes... Les thèmes que nous venons d'énumérer sont assez "traditionnels", nous les connaissons bien. Ne risquons-nous pas de passer à côté du thème du colloque si nous abordons l'isolement comme une **conséquence** de la pauvreté, de la violence, du célibat, de la couleur de la peau, etc...? Isolées = hors normes, qu'est-ce qui nous unit au-delà des différences reconnues? Le colloque pourrait être un moment privilégié pour les regroupements féministes travaillant sur une problématique spécifique de briser "l'isolement", de vivre une solidarité...

Il faudrait éviter de parler d'isolement uniquement en tant qu'intervenantes. Il faudrait trouver le moyen d'illustrer concrètement l'isolement dans les ateliers et terminer par un "geste symbolique" visant à briser l'isolement... à créer un moment de solidarité.

Premier canevas:

Nous proposons deux sessions d'ateliers

le matin: un atelier d'exploration pour tenter de définir le phénomène d'isolement (même déroulement dans chacun des ateliers).

l'après-midi: creuser le phénomène d'isolement en l'abordant par un thème, en évitant que l'atelier ne soit axé uniquement que sur la problématique abordée.

Plénière: une sorte de grand happening... Chaque atelier devrait présenter une "intervention", posant ainsi un geste pour briser l'isolement et finalement créer un sentiment de solidarité (rien de moins!).

Tout au long de nos discussions nous avons ressorti et fouillé plusieurs moyens d'animation qui pourraient être utilisés à un moment ou un autre du colloque:

- le photo-langage: c'est Suzanne qui a apporté cette suggestion d'exercice, qui nous est apparue très intéressante. Il pourrait peut-être débiter l'atelier de l'après-midi...
- le théâtre forum: commander une intervention théâtrale...
- dans les ateliers: isoler le local avec de la laine minérale? Faire des collages. Pour l'intervention en plénière préparer un sketch, une chanson, une recette de cuisine. Mettre tous les commentaires et/ou interventions des participantes (ou ateliers) dans un panier. Une animatrice les lit un à un en les étendant sur une corde à linge.

Enfin bref, nous voulons organiser un colloque différent, axé sur la participation... Nous terminons la rencontre, nous parlerons "fric" la prochaine fois.

(Extrait du compte-rendu de la rencontre préparatoire, rédigé par Michèle Asselin)

Présentation du colloque

Nous ne sommes plus au XIX^e siècle. La société québécoise est définitivement sortie de son monolithisme au plan des valeurs et des modes de vie. Les femmes d'aujourd'hui, tout en continuant d'assumer, pour une large part, les rôles traditionnels de mères-épouses-ménagères, sont confrontées à des réalités nouvelles: accès plus grand au marché du travail sans que les tâches familiales soient vraiment allégées ou partagées; éloignement de la famille d'origine, déménagements pour des raisons familiales ou de travail; nécessité d'accéder à l'autonomie financière, en particulier pour les femmes qui se retrouvent soutiens de famille; recherche de l'autonomie affective pour celles qui se retrouvent seules comme pour celles qui veulent réinventer des rapports de couple égaux et non-possessifs.

Les femmes elles-mêmes ne sont plus toutes pareilles. Il y a celles qui ont des enfants et celles qui choisissent de ne pas en avoir, celles qui se marient et celles qui sont célibataires, celles qui travaillent au foyer et celles qui travaillent à l'extérieur (en plus!), les hétérosexuelles et les lesbiennes, celles qu'on appelle "québécoises de souche", celles qui se disent féministes et celles qui le sont, au fond, mais préfèrent taire l'étiquette, et tant d'autres...!

Ce contexte mouvant a de quoi fasciner et inquiéter. Beaucoup de femmes sont effectivement désemparées et désorientées devant les choix qui s'offrent à elles. Elles se sentent aussi **isolées**. **Isolées** les unes des autres à cause de l'anonymat des villes, des préjugés sociaux, des choix, qui, en apparence, les séparent. **Isolées** aussi dans une société qu'elles ne dirigent pas, une société basée sur les rapports économiques et la performance, une société dont elles ne maîtrisent pas la complexité. Une société surtout où les acquis et les valeurs prônées par beaucoup de femmes: la paix, la non-violence, l'importance des enfants, d'une qualité de vie dans le quotidien, ne sont pas reconnus.

Les femmes cherchent des alternatives à leur isolement. Elles mettent sur pied des réseaux d'entraide, elles se présentent par milliers dans les centres de femmes. Elles s'impliquent dans toutes sortes de groupes et de lieux. Elles visent à démontrer, qu'au-delà des différences, les femmes ont intérêt à se parler, à discuter, à agir ensemble pour améliorer leurs conditions de vie et transformer les rapports sociaux.

Des ressources nouvelles surgissent les unes après les autres depuis le début des années 80. Des groupes de femmes se solidarisent entre eux et avec d'autres mouvements sociaux. Le féminisme est présent partout, dans les maisons, les quartiers, les municipalités rurales ou urbaines, les écoles, les lieux de travail.

C'est de tout cela que nous discuterons au colloque **"De l'isolement aux solidarités"**. Questions-chocs et pistes d'espoir seront au rendez-vous pour les 250 participantes.

Françoise David,
Coordonnatrice du Regroupement
des Centres de femmes du Québec.

HORAIRE

ACCUEIL, INSCRIPTION SOIRÉE D'OUVERTURE

Jeu, théâtre pour plonger toutes ensemble dans le climat du colloque et passer de l'isolement aux solidarités. Une représentante de l'IR prononcera la conférence d'ouverture avant de convier toutes les participantes à échanger autour d'un vin-bière-croûtilles.

CONFÉRENCE DE MADAME MARIE LAVIGNE, PRÉSIDENTE DU CONSEIL DU STATUT DE LA FEMME

Comment les femmes ont brisé leur isolement à travers l'histoire du Québec.

ATELIERS RÉFLEXION SUR L'ISOLEMENT - Explorer ensemble notre analyse, notre compréhension de l'isolement des femmes

L'isolement mène-t-il à la dépression ou est-ce plutôt la dépression qui contribue à isoler les femmes? Les femmes en milieu rural sont-elles plus isolées que celles du milieu urbain? Et si c'était l'inverse... Qu'en est-il des femmes immigrantes, anorexiques, ex-psychiatriées? Nos grand-mères se sentaient-elles isolées avec leur famille nombreuse? La façon dont nous vivons nos relations amoureuses contribue-t-elle à nous isoler davantage? Peut-on parler de facteurs socio-politiques générateurs d'isolement pour les femmes? L'organisation actuelle du travail, les loisirs, des services de garde ou des soins de santé n'est-elle pas responsable, pour une bonne part, de cet isolement? Et si notre orientation en faveur de la prise en charge et de l'autonomie des femmes était source d'isolement pour certaines.

DINER COLLECTIF AU SOLEIL SI L'ÉTÉ LE VEUT

ATELIERS "DÉCOUVERTES" SUR LES SOLIDARITÉS

En tant que femmes, bénévoles, militantes, travailleuses, quels moyens avons-nous développés pour rompre notre propre isolement et nous solidariser avec d'autres femmes? Nous est-il possible de nous sentir proches, solidaires de nos voisines, des femmes immigrantes ou autochtones que nous côtoyons, des adolescentes, des femmes âgées? Savons-nous concrétiser cette solidarité? Développer le réflexe d'agir collectivement, est-ce que ça s'apprend? Est-ce que ça s'enseigne? Comme groupes de femmes, croyons-nous pouvoir obtenir des changements sociaux? Qu'avons-nous inventé pour contrer les cloisons mises de l'avant par les institutions ou les bailleurs de fonds?

Nous voulons répondre à ces questions à travers des gestes concrets, apprendre ce qui se fait maintenant au Québec pour briser l'isolement (réseaux d'entraide, actions collectives, etc.)... et rêver de tout ce que nous pouvons imaginer de plus.

Chaque atelier, à sa manière, refait le monde en participant à une création collective: chanson, danse, mime, théâtre, jeux, collages, écriture, autant de façons de faire reculer l'isolement et de créer de nouveaux avants.

PLÉNIÈRE

Chaque atelier présente sa création collective et Édith Pelletier, présidente de l'IR, prononce le mot de clôture.

VENREDI 9 JUIN ■

19h00 à 22h00 SOIRÉE D'OUVERTURE

Jeux-théâtre pour plonger toutes ensemble dans le climat du colloque et passer de l'isolement aux solidarités.





Perséphone

En ce mois de juin 1989, au temps des semailles, nous invitons Perséphone, déesse des Enfers, à descendre en chacune de nous. Nous savions que "l'éternelle jeune fille" connut la solitude et le désarroi quand, arrachée à la tendresse maternelle, elle fut plongée brutalement dans les tunnels de l'enfer conjugal. Mais que depuis, elle ne cessait de mourir et de renaître, comme la graine enfouie dans le sol, et qui se décompose, pour finalement s'épanouir en fleurs et en fruits sous le soleil d'été.

Perséphone nous raconta son voyage au Royaume des Ombres et nous lui racontâmes le nôtre: celui des femmes et des intervenantes, celui des bénévoles et des militantes, le voyage intérieur de toutes ces femmes qui plongent en elles, touchent le fond de leur angoisse pour remonter à la lumière, fières, lucides et prêtes au partage.

Ce colloque sera initiation et mystère, cueillette d'idées-fruits, partage de savoir et de connaissances à partir d'une même reconnaissance: le voyage aux Enfers. L'implacable isolement de Perséphone, peut-on vraiment y échapper? Quand on s'appelle: Anna, haïtienne immigrée à Hull; Josée, lesbienne, immigrée au Lac-St-Jean; Maria, du Nicaragua, immigrée à Windsor, dans l'Estrie; Francine, assistée sociale, immigrée au Centre-sud de Montréal et toutes les autres... les femmes âgées, autochtones, handicapées, psychiatisées, violentées, toxicomanes, jusqu'à celles qui n'ont pas de noms, les prostituées, les itinérantes?

N'y a-t-il pas en chacune d'elles, en chacune de nous, un fragment éclaté de cette Perséphone, confrontée aux visages grimaçants et multiples de l'isolement social, politique, économique et affectif?

Et puisqu'il nous faut parler d'un enfer sur terre, qu'on appellera, isolement... parlons-en entre nous, femmes! C'est là l'essence et les sens d'un colloque dont nos paroles seront les actes: actes d'amour et de solidarité sur un continent étranger dont nous sommes encore les éternelles immigrantes.

Discours d'ouverture

Nous sommes conviées à un événement qui conjugue rigueur intellectuelle et douce folie, jeux de participation et réflexion, prise de conscience et action. Le colloque, au fond, ressemble aux centres de femmes qui savent allier services-éducation-entraide et action au quotidien, avec toute la créativité qu'on leur connaît.

Beaucoup de questions retiendront notre attention, aujourd'hui. À commencer par la plus importante: en 1989, à l'ère des communications de masse et de l'entrée massive des femmes sur le marché du travail, comment peut-on prétendre que les femmes se sentent et sont encore isolées? Encore, et plus que jamais, peut-être... Cela, malgré l'existence de 1 500 groupes de femmes, actifs dans toutes les régions du Québec.

Nous allons parler des facteurs d'isolement, parmi lesquels les préjugés, l'intolérance et la discrimination vont certainement ressortir. Mais nous allons aussi faire l'inventaire de nos solidarités, malgré et avec nos différences, voire nos divergences. Après tout, notre projet féministe ne nous ressemble-t-il pas? Notre lutte incessante pour l'égalité entre les femmes et les hommes et pour le respect de l'intégrité et de l'autonomie des femmes, n'exige-t-elle pas de nous un effort constant pour comprendre ce qui nous sépare et nous isole et pour faire surgir un espace commun?

Quelles formes prend cet isolement? Est-il vécu de la même façon que l'on soit âgée ou handicapée, en milieu urbain, immigrante dans une petite ville, ou lesbienne en milieu rural? Les femmes au travail à l'extérieur du foyer sont-elles moins isolées que celles qui travaillent à la maison? Les ruptures, les agressions, la dépression se vivent-elles dans la solitude? Que sont devenus les réseaux familiaux, de parenté, d'amitiés, de voisinage?

Est-ce une chose du passé?

Avant d'aborder ces questions dans les ateliers, revenons un peu en arrière. Nous connaissons peu et mal l'histoire des femmes du Québec. Nous ne savons pas vraiment si elles étaient isolées ou bien si elles avaient des lieux de partage et d'entraide. Nous avons donc invité madame Marie Lavigne, présidente du Conseil du statut de la femme et historienne, à venir nous éclairer sur la vie de nos aïeules.

SAMEDI LE 10 JUIN

9h00

CONFÉRENCE DE
MADAME MARIE
LAVIGNE, PRÉSIDENTE
DU CONSEIL DU STATUT
DE LA FEMME

Comment les femmes ont brisé leur isolement
à travers l'histoire du Québec

Tout dans l'histoire de ce pays pouvait mener à
l'isolement: pays peuplé d'immigrantes, de colonisatrices,
de femmes vivant éloignées de leurs voisines au bout de
leurs terres. Et pourtant, l'histoire des femmes en est une de
création perpétuelle de réseaux familiaux, religieux et
associatifs



... Se rappeler cette histoire, c'est

Allocution de Marie Lavigne,

Se rappeler cette histoire, c'est voir l'image de ces centaines de femmes qui littéralement fuient une Europe du 17^e siècle où règne la sous-alimentation, où l'on assiste à des flambées spectaculaires du prix du pain lors des périodes de crise, où les jeunes ont des difficultés à se placer dans un métier, où le mariage est difficile faute de biens, où le nombre de pauvres et d'enfants abandonnés croît sans cesse. C'est l'histoire de femmes qui quittent leur famille, leur village natal, leurs pays pour tenter leur chance d'une vie meilleure, pour repartir à zéro.

Les premières arrivées de souche française ont la caractéristique d'être des immigrantes individuelles. Contrairement à la Nouvelle-Angleterre qui verra débarquer des familles entières, ici ce sont majoritairement des personnes seules qui traversent l'Atlantique. Celles qu'on a appelé les "filles du Roy" sont venues pour marier des colons et des soldats qui étaient arrivés avant elles.

Mais la solitude ne dure pas longtemps. Au port, à leur descente de bateau, elles ont le choix; il y a six fois plus d'hommes que de femmes. Importées pour leur potentiel de reproduction, elles savent qu'elles viennent pour se marier. Leur venue fait partie du projet de transformer la colonie jusqu'alors limitée à des lieux de commerce en une colonie de peuplement.

Leur venue a aussi pour objectif de stabiliser les hommes qui sont davantage des coureurs des bois que des colons. Donc, quelques semaines après leur arrivée, c'est le mariage. Puis, elles s'installent sur une terre, apprennent le dur métier de colonisatrices et d'agricultrices puis elles ont des enfants. Ces femmes ont-elles ressenti de l'isolement? Isolées par rapport à leur milieu d'origine, elles vivent dans une nature hostile dans un pays où les villages commencent à peine à se former et où les routes sont à construire. Tout porte à croire que l'isolement qu'elles ont d'abord dû ressentir fut l'isolement géographique avec le sentiment de se retrouver perdues au bout du monde.

Les maris, en dehors des périodes de culture et de récolte, se transforment chaque hiver en coureurs de bois, les laissant seules avec les enfants. À cet isolement saisonnier, s'ajoute la lutte perpétuelle pour la survie. Cet isolement caractéristique des sociétés de colonisation et cette misère des familles s'établissant aux confins de la forêt, sont le lot des colons défricheurs et cela tout au long de notre histoire. Jusqu'à la colonisation de l'Abitibi au 20^e siècle, des milliers de femmes vivront ce

type d'isolement. Dans ce contexte, on comprend pourquoi les solidarités familiales, les veillées et aussi les corvées ont pris une telle importance.

Cependant, dès la fin du 17^e siècle, les établissements commencent à connaître une certaine aisance et une vie paroissiale régulière s'installe progressivement. Cette conjoncture met fin pour bon nombre de femmes à l'isolement géographique.

La vie des sociétés d'ancien régime gravite autour de la famille qui constitue le lieu de reproduction par excellence. Il faut se rappeler que le travail de chacun est essentiel au groupe familial, qu'il s'agisse des jeunes, des femmes, des hommes ou des personnes âgées. La division du travail se modifie au sein du groupe en fonction non seulement du sexe mais aussi des cycles de la vie et d'étroites relations d'interdépendance existent entre chacun. Les remariages rapides après le décès d'un conjoint témoignent de la nécessité de la présence tant des femmes que des hommes dans une famille.

Il faut se rappeler aussi que l'individualisme n'est pas une valeur des sociétés pré-industrielles. Rares sont les choix qui sont dictés par une volonté individuelle ou personnelle. C'est essentiellement l'intérêt du groupe familial qui préside aux décisions économiques ou aux décisions relatives au mariage, aux relations sociales ou aux naissances.

Les traces du passé sont peu explicites sur l'isolement au sein des familles. On peut cependant supposer qu'en dépit des structures des familles comprenant d'autres personnes que le noyau parents-enfants, les femmes de certains groupes d'âges devaient être isolées à cause de la présence de plusieurs générations différentes au sein d'une maisonnée. Les corvées répondaient certes à un besoin d'organisation collective du travail mais on peut supposer qu'elles servaient aussi de lieux de sociabilité, de moyens concrets pour rompre son isolement tout en travaillant avec ses voisines ou des membres de la famille.

L'omniprésence de la vie paroissiale à partir du 18^e siècle s'inscrit aussi probablement dans ce besoin de créer des occasions de sociabilité. Dès la période de la Nouvelle-France on note, au-delà de la pratique religieuse, l'existence d'associations religieuses sur une base strictement féminine: les femmes se regroupent afin de coudre et de broder des ornements religieux ou se chargent de la décoration de l'Église pour les fêtes religieuses.

Qui dit société, dit aussi un ensemble de normes, de comportements autour desquels les individus se définissent. Mais qu'arrive-t-il à celles qui ont des comportements qui dérogent de la norme ou à celles qui n'ont tout simplement pas pu s'y conformer? Le signe le plus apparent de la stabilisation de la société coloniale en Nouvelle-France est l'apparition d'une nouvelle catégorie sociale, celles des indigents. Au bureau des pauvres de Montréal, à la fin du 17^e siècle, les 2/3 de ceux qui se présentent sont des femmes. Dans une société désormais stabilisée, les femmes sont premier rang des laissé-e-s-pour-compte.

La réponse sociale à la pauvreté ou à la marginalité viendra elle aussi des femmes. Dès la fin du 17^e siècle, ce sont des communautés religieuses de femmes qui assument tout ce qui concerne la charité publique: secours aux pauvres, vieillards, invalides, malades, fous, prisonniers, prostituées, orphelins. Il s'agit là des manifestations les plus visibles de la solidarité sociale.

Pour assumer un rôle social, les premières communautés religieuses d'ici doivent faire accepter d'être séculières. On comprend mal aujourd'hui l'avant-gardisme d'être une soeur séculière. Le statut de religieuse exigeait depuis 1566, selon la loi canonique, des vœux solennels et d'être cloîtrées. Marguerite Bourgeoys est la première au Canada et l'une des premières dans l'Église à obtenir la permission de créer une communauté "séculière" soustraite au règlement de la clôture. Pour construire cette nouvelle société et mettre en place les réseaux sociaux d'entraide, de nouveaux modèles de fonctionnement étaient requis et les religieuses fondatrices n'ont pas hésité à bouleverser l'organisation traditionnelle des communautés.

Enfin, une autre forme d'isolement guette les femmes qui ne se marient pas car dès que l'équilibre démographique est rétabli au 18^e siècle, il y a des femmes qui ne trouvent pas nécessairement un mari. Comment survivre en dehors des familles? Certaines seront domestiques à vie, d'autres travailleront à la ferme d'un membre de leur famille. D'autres choisiront le voile. Pour les domestiques l'isolement a dû être total de même que la dépendance par rapport à la famille de l'employeur. Pour les célibataires qui peuvent collaborer à l'entreprise familiale, le réseau de solidarité familial et paroissial est certes à leur portée mais ces femmes, lorsque dépourvues de biens, sont à la merci de bouleversements dans le réseau familial et susceptibles de vivre une dépendance semblable à bien des égards à celle des domestiques. Enfin celles qui prennent le voile ont eu certes des motifs religieux indéniables, mais elles ont pu avoir des motifs plus prosaïques tels la

sécurité matérielle, l'aisance, la reconnaissance sociale ou encore le besoins d'appartenir à une communauté de personnes. Pour bon nombre de femmes, devenir religieuse a pu être une façon d'éviter la dépendance des épouses ou encore une façon de recréer un groupe, de partager un mode de vie et des valeurs communes.

A partir de 1850, l'industrialisation qui s'accompagne de l'urbanisation vient modifier radicalement l'organisation traditionnelle des relations au sein des familles de même que les relations de solidarité. Avec la venue du salariat, certains membres des familles acquièrent la statut d'individus. La contribution des membres d'une famille n'est plus de même nature. Les familles quittent la campagne pour venir à la ville. Souvent les jeunes filles quittent la campagne surpeuplée pour partir seules en ville s'embaucher soit comme domestiques, soit dans les usines.

Les anciennes relations d'interdépendance se convertissent en relations de dépendance de membres d'une famille par rapport à d'autres. Le plus souvent ce sont des relations de dépendance des femmes et des enfants par rapport au mari pourvoyeur. Les femmes ont longtemps résisté à ce confinement strict au travail domestique qui caractérise les ménagères contemporaines. Dans la plupart des familles, le modèle du mari unique pourvoyeur n'est pas une réalité et cela jusque dans les années 50-60. Les femmes ont des revenus autonomes soit en agissant à titre de logeuses, soit en faisant de la confection à domicile et cela souvent avec des membres de la famille ou des voisines, du blanchissage ou encore en étant femmes de ménage sur une base ponctuelle.

L'isolement caractéristique des ménagères actuelles ne s'est donc pas produit du jour au lendemain avec l'arrivée de l'industrialisation. Ce fut un processus graduel qui a pris près d'un siècle à s'instaurer.

Ces transformations engendrent de nouvelles formes d'isolement: celle des jeunes femmes seules à la ville, celle des femmes mariées qui deviendront peu à peu des ménagères seules responsables de l'éducation des enfants, celles des personnes âgées qui n'ont plus de travail et souvent plus de place dans la maisonnée.

Au cours des premières décennies de l'industrialisation, l'Église répondra en bonne partie aux effets de déstabilisation et de rupture qu'engendre l'industrialisation. Et ce sont encore les communautés de femmes qui en seront les principales artisanes. De 1850 à 1900, on assiste à l'âge d'or des communautés tant par le nombre de fondations de communautés que

par le nombre d'institutions mises sur pied ou par la marée de vocations religieuses.

Les maisons pour mères célibataires s'ouvrent, les refuges pour femmes abandonnées, pour orphelin-e-s, les institutions spécialisées pour les handicapé-e-s mentaux-ales ou physiques. Les villes et les villages ont leurs écoles et les religieuses enseignantes envahissent le champ de l'éducation.

Mais en contrepartie, on assiste aussi à un contrôle de plus en plus serré de l'Église sur le champ de la solidarité sociale: l'exemple de la veuve Kirpatrick qui doit pour poursuivre son oeuvre de bienfaisance transformer son groupe en communauté religieuse, illustre assez bien cette main mise de l'Église sur le champ social.

Les transformations sociales engendrent de nouveaux comportements qui souvent ne concordent pas avec la norme établie et encore moins avec les prescriptions religieuses. Les femmes des communautés religieuses ont une autonomie de gestion, une indépendance relative, une sécurité matérielle mais elles se font porteuses de la norme. La tendance est claire: L'édifice de solidarité sociale quoique toujours géré par des femmes, s'inspire d'une vision des comportements féminins qui doit cadrer avec les orientations de l'Église. Les religieuses "aident" les pauvres - elles quittent peu à peu le champ de la solidarité car il leur est difficile de s'inscrire dans le pluralisme qui caractérise les sociétés industrielles.

On note aussi de nouveaux besoins tels l'aide ponctuelle à des mères seules, à des nouvelles accouchées ou la lutte à la mortalité infantile et des problématiques liées à la vie urbaine: logements insalubres, travail des enfants en usine, etc...

Les communautés religieuses ont de la difficulté à y répondre. Aux États-Unis, au Canada anglais et chez les anglophones du Québec, le mouvement de réforme urbaine des années 1890 draine les énergies des laïques. C'est dans cette foulée que se met sur pied le Y.M.C.A. par des laïques. En milieu francophone, les laïques emboîtent le pas: elles fondent des associations visant à soutenir les mères telles les Gouttes de lait, des associations professionnelles, des institutions comme l'Hôpital Sainte-Justine. C'est le début d'un mouvement des femmes axé sur l'action sociale qui se développera, non sans mal, en dehors de l'Église. Le champ des solidarités ne sera plus le seul fait de l'Église.

C'est aussi dans le cadre de ces associations de bienfaisance et de soutien que se développent une pensée et des actions féministes au début du siècle. Les regroupements de services ou associations sociales permettent aux bénévoles qui y oeuvrent de briser leur isolement personnel (elles sont issues de classes bourgeoises et petites-bourgeoises où la ménagérisation des femmes est amorcée). Les services qu'elles mettent sur pied permettent à d'autres femmes d'obtenir du soutien lors de périodes difficiles.

Cet accent sur les services et le support aux plus démunies les amène à revendiquer dans les champs politique, juridique, éducatif et social. Ainsi durant près de 50 ans, elles demanderont, entre autres, des modifications au Code Civil pour briser la totale dépendance dans laquelle les prescriptions légales terraient les femmes et assurer à celles-ci un minimum de contrôle sur les biens du ménage, une meilleure formation pour que les femmes soient plus autonomes et évidemment le droit de vote au niveau provincial.

Les regroupements et les associations féminines ne débouchent pas tous évidemment sur un engagement féministe. Mais on remarque tout au long du 20^e siècle, une prolifération de diverses associations féminines. On se rappelle bien sûr les Dames de Sainte-Anne ou les Enfants de Marie mais il faut aussi se rappeler les autres fondations tels les Cercles de fermières, les différents cercles d'études ou les associations féminines émanant du mouvement de l'Action catholique. Ainsi que ce soit autour de l'Église ou encore autour de la charité, la première moitié du 20^e siècle voit une prolifération de la vie associative. Jusqu'à un certain point, les femmes en créant de nombreuses associations laïques compensaient probablement l'affaiblissement des réseaux de solidarité familiale.

Les années 1960 annoncent la prise en charge par l'État du champ de la sécurité sociale, de la bienfaisance, bref, d'un ensemble de ce qu'il est convenu d'appeler la solidarité sociale. C'est l'arrivée de l'État providence qui remplace l'Église-providence. Ce mouvement a permis une démocratisation et un accès beaucoup plus large à l'ensemble des services de soutien pour les personnes en difficulté; il aura permis des interventions davantage inscrites dans le sens d'un certain pluralisme idéologique. Ce mouvement a toutefois engendré ses effets pervers tels la bureaucratisation et avec le temps, a développé ses propres normes de comportements et a établi ses formes de contrôle. Ce mouvement s'est aussi effectué dans un contexte de décléricalisation, et la décléricalisation a, à toutes fins utiles,

signifié l'exclusion des femmes des communautés religieuses des lieux de contrôle de la santé et des services sociaux.

Comme tout système engendre ses normes, ses règles, il engendre aussi ses exclus. Notre système est basé sur une philosophie démocratique mais il est aussi construit sur une philosophie qui à l'époque ne reconnaissait pas la spécificité des conditions de vie des femmes. Depuis les années '70, le mouvement des femmes a largement analysé la spécificité de la condition féminine, de même qu'il a décortiqué les différentes institutions sociales dans une perspective féministe. Au sein du mouvement des femmes s'est développée une conscience de la mésadaptation de notre système de solidarité sociale face aux problèmes d'isolement des femmes. Ainsi à l'instar des communautés religieuses durant près de trois cent ans, ou des laïques au cours du siècle dernier, les femmes des '70 et '80 ont dû créer de nouveaux lieux de solidarité et réorienter les pratiques de leurs associations afin de répondre aux besoins des femmes.

C'est dans cette lignée que sur la base du bénévolat se sont d'abord mises sur pied les garderies, qui peu à peu se sont transformées en réseau; c'est aussi dans cette foulée que se sont créés les centres de santé des femmes, les centres de femmes, les maisons d'hébergement et les C.A.L.A.C.S. Il s'agissait pour les femmes de bâtir des nouvelles institutions ou de nouveaux lieux répondant de façon collective à leurs propres besoins.

Les chemins qu'ont pris les femmes pour rompre leur isolement sont multiples: vie familiale, vie associative, mise sur pied d'institutions, telles les centres de femmes; ils reflètent le besoin qu'ont rencontré chacune des générations de femmes, dans notre histoire, de rompre l'isolement à certaines périodes de leur vie; ils reflètent aussi notre pluralisme mais nous mènent toutes d'une façon ou d'une autre vers la construction de nouvelles solidarités.

De l'isolement

10h15 à 12h30 ATELIERS RÉFLEXION SUR L'ISOLEMENT

Explorer ensemble notre analyse,
notre compréhension de l'isolement
des femmes.

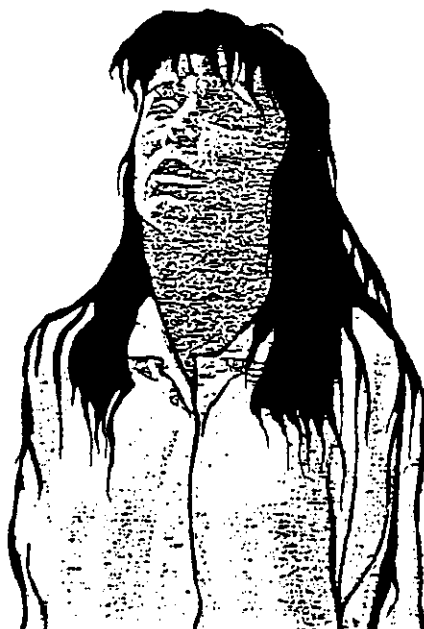
L'isolement mène-t-il à la dépression ou est-ce plutôt la dépression qui contribue à isoler les femmes? Les femmes en milieu rural sont-elles plus isolées que celles du milieu urbain? Et si c'était l'inverse... Qu'en est-il des femmes immigrantes, anorexiques, ex-psychiatisées? Nos grand-mères se sentaient-elles isolées avec leur famille nombreuse? La façon dont nous vivons nos relations amoureuses contribue-t-elle à nous isoler davantage? Peut-on parler de facteurs socio-politiques, générateurs d'isolement pour les femmes?

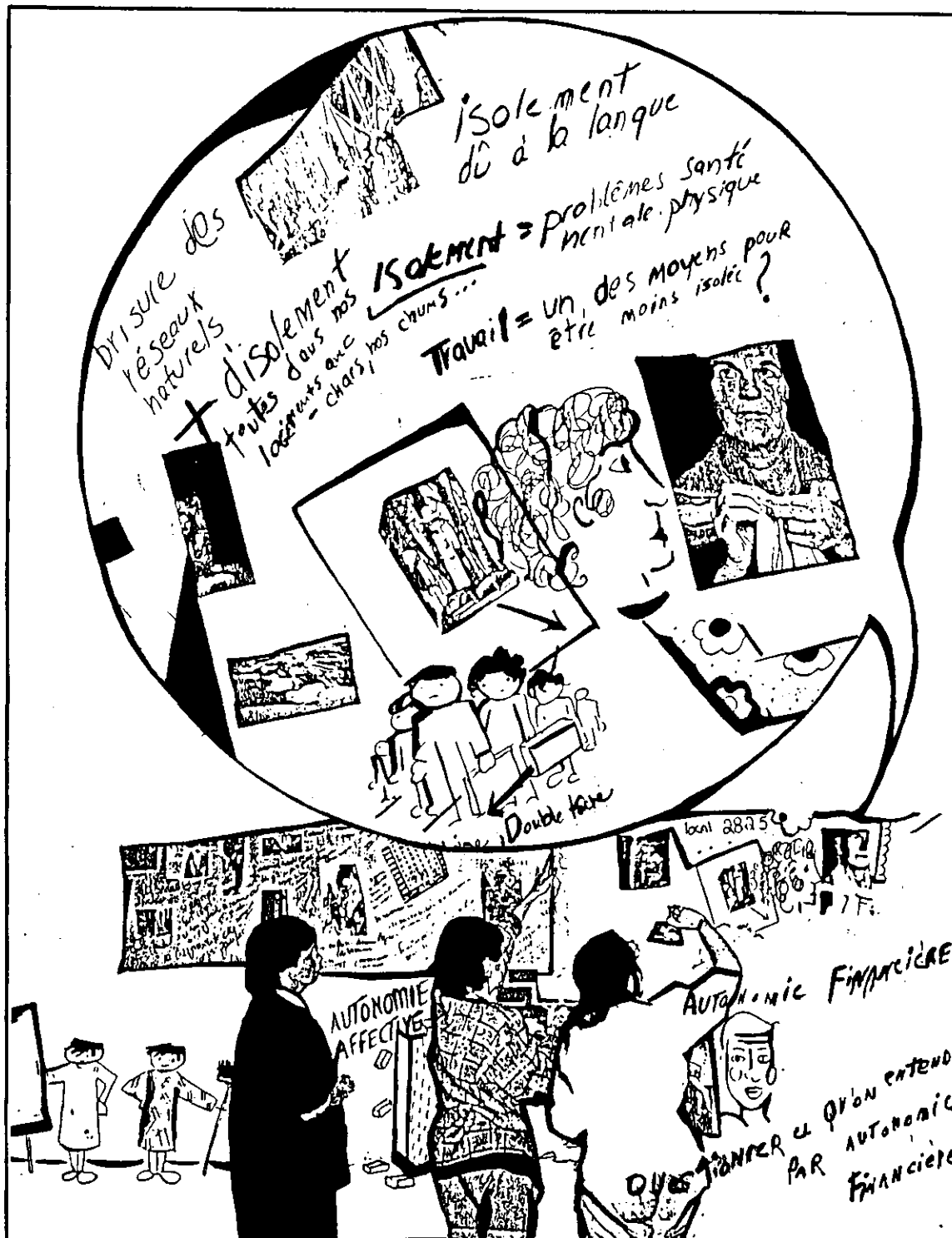
L'organisation actuelle du travail, des loisirs, des services de garde ou des soins de santé n'est-elle pas responsable, pour une bonne part, de cet isolement? Et si notre orientation en faveur de la prise en charge et de l'autonomie des femmes était source d'isolement pour certaines...

Chacune des participantes est invitée à choisir (rapidement) deux images ou deux mots pour répondre à ces questions:

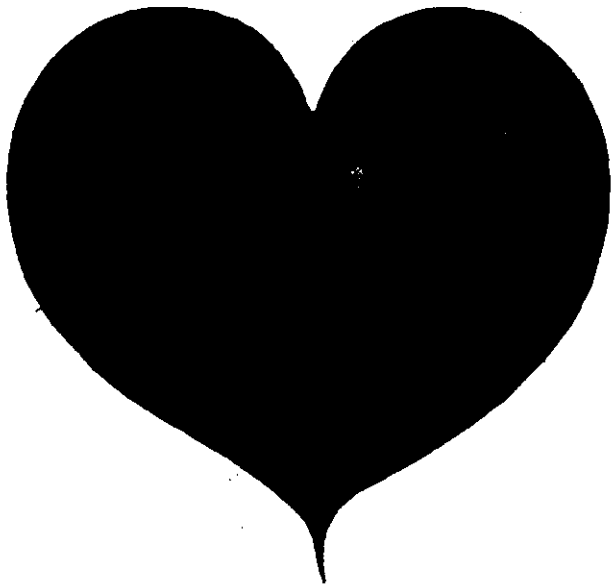
- Pour moi, l'isolement des femmes c'est
- Quand je me suis sentie isolée (ou me sens) personnellement isolée c'est

L'animatrice demande à chacune d'aller coller ses deux images, ou écrire ses mots, sur un grand morceau de papier blanc placé au mur.





**L'affectif, l'émotif, le sexuel, les relations interpersonnelles,
notre place et notre rôle dans le couple, la famille:**



L'amour, mais pas à n'importe quel prix!

C'est encore dans la sphère affective que se jouent pour les femmes modernes les enjeux cruciaux d'une conjugalité ou d'une maternité à redéfinir. Et cette redéfinition parfois malaisée est une source vive d'isolement. Car si les modèles traditionnels ont éclaté, tant sous la pression des nouvelles valeurs que sous l'échec des anciennes, le terrain affectif de nos relations inter-personnelles ressemble plus à un champ de mines qu'à un jardin de roses, promis ou non...

Si l'on entend encore les échos de la guerre des sexes des années soixante-dix (mais y a-t-il jamais eu une trêve?), le pari de l'autonomie affective reste encore à relever pour une majorité de femmes. Et pourquoi en serait-il autrement? Puisque des millénaires de dépendance nous contemplent et que cette sphère affective de nos vies reste encore intimement liée à notre recherche profonde d'identité: "Si tu n'as pas de relation affective, tu n'existe pas". Mais si tu en as... à quel prix?

Comment cesser d'être toujours la grande perdante des ruptures, séparations, deuils, divorces? Et arriver à proclamer d'une voix sereine, mais enfin ferme: "Coeur atout!"

Bien sûr, nous avons démantelé de nos propres mains cette fausse déesse de la domesticité, image parfaite et culpabilisante qui nous enfermait dans un rôle piégé d'avance, mais, sur ses ruines, une autre femme est à naître et ce n'est pas sans douleur et appréhension. Car si la dépendance affective engendre à court ou long terme l'isolement, l'indépendance nous conduit trop souvent vers une nouvelle forme de culpabilité.

Et la culpabilité, nous la connaissons trop bien et depuis trop longtemps: "Lorsqu'en tant que femme, je tends à m'affirmer, à prendre soin de moi, à assumer mes choix, cela brise les rôles traditionnels. Par cette démarche, je crée des tensions et accentue mon isolement". D'une culpabilité congénitale, nous passons à une culpabilité nouvelle, au sentiment troublant d'être devenues une menace pour les autres, ceux qui nous aiment et que nous aimons, alors qu'effectivement nous explorons seules ou avec d'autres les nouvelles frontières du privé et de l'affectif.

S'il n'est plus question que le couple ou la famille redevienne pour certaines d'entre nous un lieu de pouvoir et d'oppression, lieu de violence et d'isolement où vous êtes: "dépouillées en plein coeur", il nous faut les exorciser sans cesse en requestionnant nos qualités affectives de don de soi et d'altruisme, notre conception de la sexualité et de la maternité, de l'amour et de l'amitié.

Au noyau compact et parfois hermétique de la famille nucléaire s'ajoutent pour bien des femmes les escarpements de la famille éclatée, les méandres de la famille reconstituée, la monoparentalité à assumer: structures nouvelles, où des rôles acrobatiques sont joués pour la première fois, par des partenaires amateurs, sous les feux impitoyables d'un quotidien exigeant et épuisant.

Affectivement, une femme aura donc toutes les chances de vivre à ses risques et périls, plusieurs vies, plusieurs amours, et des amours différentes, à l'intérieur de combinaisons multiples et complexes, où elle sera tantôt célibataire ou mariée, tantôt séparée, veuve ou divorcée, tantôt avec ou sans enfant, les siens ou ceux de l'autre.

Autant de possibilités par lesquelles l'isolement peut s'infiltrer et gruger une vie affective déstabilisée et souvent chaotique. Ainsi aucun statut civil ne nous met réellement à l'abri des vicissitudes de l'isolement. Que l'on soit en couple ou célibataire, un jour ou l'autre, nous serons peut-être dans la peau de l'autre...? Et si nous n'avons pas apprivoisé notre affectivité pour la mettre d'abord à notre service, elle risque tout simplement de nous déservir et de se retourner contre nous.

Si le couple reste un lieu privilégié d'échange et de contact, bien des sphères-relais doivent graviter autour de chacun des partenaires, comme autant de sources de support affectif. A l'union symbiotique, source de bien des névroses conjugales, doit succéder une relation amoureuse, nourrie de l'amitié que se portent les deux partenaires et de toutes celles qu'ils ont réussi à créer dans leurs propres réseaux personnels.

L'heure n'est donc plus à l'exclusivité passionnelle ou idéologique du: "tous les deux ensemble, un pour l'autre, et pour toujours...", ni au fatalisme matrimonial du: "pour le meilleur et pour le pire", mais bien à une conception dynamique, toute en souplesse, en échange et en partage de la relation amoureuse dont ne seraient exclus ni les amies de filles ou... de gars.

Si l'isolement nous guette aux détours de nos vies amoureuses changeantes et mouvantes, il s'avère impérieux de le prévenir en édifiant et consolidant notre propre réseau d'amitié et de solidarité.

Et les enfants? Ceux que nous avons, ceux que nous aurons, ceux que nous désirerons... Question périlleuse, s'il en est une. Qui cristallise à la fois le désir d'aimer et d'être aimée et qui, invoquée pour combler une solitude, en crée souvent une autre, plus tenace et sournoise: l'isolement de la travailleuse au foyer, privée d'identité sociale; celui de la travailleuse rémunérée, mais débordée de tous côtés; l'isolement des femmes monoparentales ou des femmes en couple, mais seules responsables des échanges affectifs avec l'enfant.

Reste-t-il, alors, encore un peu de temps pour une sexualité qui nous appartienne, nous épanouisse et à l'intérieur de laquelle nous nous reconnaissons? Dans un contexte où la majorité des femmes sont encore seules face à la question de la contraception, de la procréation ou de la simple prévention des maladies transmises sexuellement?

Aborder le plaisir, vivre sa sexualité, dans une société qui exploite cruellement et sans vergogne le corps des femmes, devient une course à obstacles où nous nous heurtons à de fausses images, où la sexualité se vit comme une exigence supplémentaire à remplir, alors qu'il nous est presque impossible d'entendre la voix de notre désir ou d'en propager l'écho.

Dans nos sociétés, l'isolement affectif c'est plus qu'une peine d'amour: c'est l'amour même qui est en peine.



**Le travail domestique, salarié, la double tâche (ou la triple),
le chômage, un revenu décent:**



L'argent, maudit argent!

Le salaire n'est-il pas "ce par quoi on est payé...", mais aussi récompensé ou puni? Pour bien des femmes cependant, la récompense semble plus qu'incertaine, alors que la punition reste ominiprésente. Punition sociale du salaire minimum ou du travail domestique non-rénuméré. Salaire de la peur du travail au noir ou de la violence conjugale. Punition familiale de la double-tâche, quand elle n'est pas triple ou quadruple. Autant de réalités, de cellules d'isolement, qui empoisonnent et déforment notre conception et notre rapport au travail et à l'argent, comme si dans le domaine économique nous nous situions beaucoup plus près du bâton que de la carotte.

Bien des étapes ont été franchies depuis le moment où les femmes, elles-mêmes, étaient considérées comme une monnaie d'échange. Venant tout juste d'échapper au troc des spéculations matrimoniales, est-il si étonnant qu'elles rencontrent des difficultés à se définir dans le rapport monétaire? Rompre, dans l'espace accéléré de quelques générations, ce lien ambigu entre l'argent et l'affectivité demeure encore une préoccupation capitale pour beaucoup de femmes. Il n'est pas certain que pour plusieurs d'entre nous la simple équation: travail égale salaire, soit résolue définitivement; nos qualités affectives de don de soi, encensées depuis tant de générations la questionnant et la contredisant souvent surnoisement.

A partir d'une définition encore prégnante des rôles masculins et féminins, en termes d'hommes pourvoyeurs et de femmes dépendantes, le malaise économique des femmes au foyer reste à la fois lourd de conséquences et difficile à dissiper. Comment, dans une telle situation, surmonter la pénible impression de manipuler et de gérer (en bien ou en mal, en femmes économes ou dépensières) l'argent de l'autre? La dépendance économique, même théoriquement consentie, laisse la porte ouverte à un sentiment d'isolement bien réel et à une culpabilisation difficilement contournable. Combien de femmes peuvent alors résister à la tentation inconsciente de racheter l'argent de l'autre par une disponibilité affective démesurée qui, en les coupant de leur individualité, risque de les conduire, peu à peu, malgré elles, aux portes du ghetto de la violence conjugale? Une femme sur huit?... peut-être? qui vous répondront alors: "A la misère morale et psychologique, pourquoi ajouter la misère économique?" Et ce n'est pas un mince argument, quand vous savez pertinemment qu'en cas de rupture, séparation ou divorce, vous serez, vous et vos enfants, confrontés à une

dégradation économique considérable et inévitable dans la majorité des cas.

Envisager comme solution un salaire pour la femmes au foyer présente certes les avantages d'une reconnaissance sociale indéniable, mais ne réussira pas à rompre son isolement spécifique et peut, à la limite, le renforcer. Si en changeant de pourvoyeur, du conjoint à l'État, nous éloignons pour un moment, le spectre de la pauvreté et de la pure dépendance, nous risquons cependant de retarder notre accès à une pleine autonomie financière qui serait, elle, idéalement, sans ambiguïté.

Mais, pour les femmes, dans le domaine économique, il y a loin de la coupe aux lèvres et elles peuvent facilement passer d'un ghetto à l'autre: pour les immigrantes, celui des usines et des manufactures; pour les assistées sociales, celui du travail au noir, où vous êtes exclues des réseaux de décisions et contraintes à l'illégalité quand ce n'est pas le ghetto des emplois de service et de subalternes, majoritairement féminins où vous serez, soit caissières ou serveuses, soit vendeuses ou commis de bureau, souvent à temps partiel, sur appel et la plupart du temps, mal payées. Quant aux femmes plus scolarisées, dont les objectifs professionnels auraient "l'audace" d'être plus précis, elles risquent de se heurter à une société rigide et hiérarchisée qui ne leur permet pas de se réaliser entièrement. Référent les femmes à des sessions de formation ou de recherche d'emplois s'avère donc, dans le contexte socio-économique actuel, une gageure, plus hasardeuse que réaliste.

S'il faut toujours promouvoir l'autonomie financière comme fer de lance et condition "Sine qua non" d'un épanouissement personnel et social, il ne nous est certainement pas interdit d'en questionner les modalités et difficultés pour mieux relancer le projet féministe et édifier une société qui tiendra enfin compte de nos compétences, de nos valeurs et de nos rythmes propres.

Cette réflexion critique sur le travail qu'on dit payé, qu'on dit épanouissant, nous met en face d'un isolement plus global: celui des femmes face au pouvoir économique. Si les femmes au foyer semblent l'exemple extrême de l'isolement économique, elles n'en sont plus l'exemple-type. On ne peut nier l'isolement des femmes salariées, monoparentales ou en relation de couple, confrontées à non-équité professionnelle, à la double-tâche et à toute une société qui ferme encore les yeux sur la condition féminine et s'en lave allègrement les mains.

Pas étonnant que les femmes salariées se retrouvent coincées entre leur vie privée et professionnelle, au bord de l'épuisement et frustrées de part et d'autre. Pour la majorité d'entre nous, le travail ce n'est pas encore la santé, mais rien faire ce n'est pas non plus la conserver!



L'amour, mais pas à n'importe quel prix!

Culpabilité du corps parfait ○○

Je me sens isolée par le regard des hommes.
Isolément dans le Silence par l'école, les médicaments.
FAMILLE ÉCLATÉE

prophétie
publicité

L'insécurité à l'intérieur du confort.
Être malade = anorexie = boulimie
racheter l'argent de l'autre par l'affection
\$ = ♥ LE CUL DE
ISOLEMENT, toucher à tout mais
Le couple = HARCELEMENT
COLLECTIFER VL

Dépendance = ISOLEMENT
INDÉPENDANCE = CULPABILITÉ

PAS D'ÂGE POUR ÊTRE SEULE
Isolée = aucun modèle à se recrocher.

Isolée dans ma grossesse.
LA RETRAITE

Isolément
→ mœurs non traditionnelles,
mono-parentalité
→ féminisme
→ double, triple, quadruple tâche...

QUÉBÉCOISES = IMMIGRANTES
Femmes à la maison = nourrices
Femmes performantes = capotées
italien

JE ME RECONNAIS, JE M'APPARTIENS.
LE PRIVÉ → LE POLITIQUE
Femmes parfaites

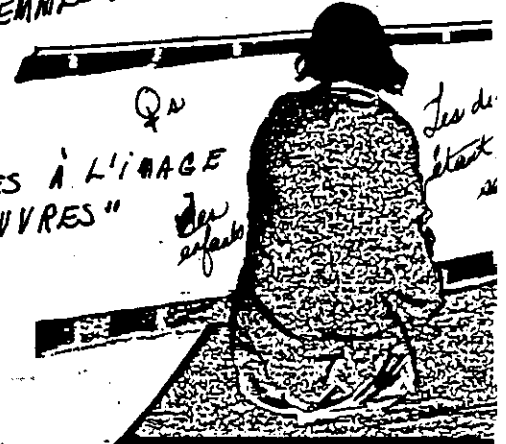
NOS CORPS,
NOS MI ROIRS

NÉVROSE FAMILIALE

LA SANTÉ MENTALE
AVEC L'USAGE DES CROTT
CENTRES DE FEMMES! RESEMBLE

Conscience de nos conditions!
MAUDIT ARGENT! \$
Collectivisation des tâches domestiques.

CENTRES DE FEMMES À L'ÂGE
DES FEMMES: "PAUVRES"



qui a la dépression... Vieillesse!

MÉNOPAUSE! AUTONOMIE AFFECTIVE
Psychiatrie = assurance-maladie = pouvoir à la carte

LE SPECTRE DE LA PAUVRETÉ
S PROFONDEUR PROBLÈMES
Femmes = volumes de Jobs? qui parle?
(La culpabilisation)

20 - 30 ans → non-compétentes
30 - 40 ans → non-sexuelle
40 - 50 → non-productrice

Collectivisation des tâches domestiques. Arrête de parler au masculin!
Isolement = travail au noir
INCESTE
DIVORCE → Femme perdante
Le poids de la société sur la femme
AUTONOMIE FINANCIÈRE B.S.

Être isolée, Être dépossédée en plein cœur! Femmes rationnelles ou émotives?
Ne pas être la "terreur" mortel de l'autre
L'Etat veut ramener au foyer.
Manque d'argent!
Manque d'énergie!

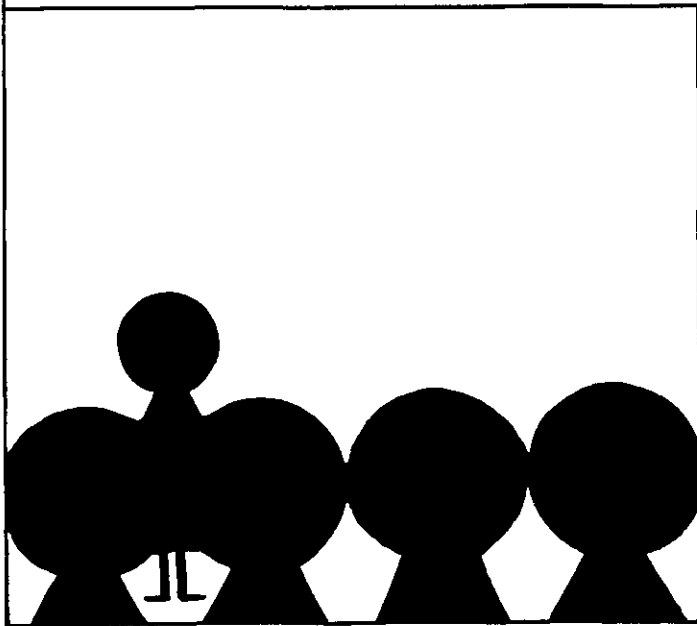
Opil! Seule face à la contraception
Éliminer les quotas!
Polyvalence des centres de femmes.
FÉMINISTE = MENACE POUR LES AUTRES
L'isolement

Travailler sur nos rassemblements et respecter nos différences!
Féminisme = MENACE POUR LES AUTRES
Vision GLOBALE
Le mariage, lieu de respect ou d'oppression.
BRÏSE L'ISOLEMENT
STÉRÉOTYPES = IMAGES TRUQUÉES
"N'importe quoi" VAUT QUE PAVURE ET MALADE "



OH! L'AMOUR!
"N'importe quoi" VAUT QUE PAVURE ET MALADE "

Les valeurs, la culture, le tissu social, l'organisation sociale,
le pouvoir politique.



Les valeurs culturelles

Dans une société qui cultive l'usage constant et compulsif du masque, masque impérialiste de la beauté à tout prix, de la jeunesse à tout crin, de l'insouciance jusqu'à la non-conscience, l'isolement des femmes se manifeste d'une façon particulièrement sournoise et spécifique. On pourrait facilement proclamer qu'au royaume des images truquées les médias règnent en maîtres absolus sur le corps des femmes. Comment, alors, reconnaître son propre visage, son corps propre... et sain, derrière tous ceux que la publicité, la pornographie vous imposent? Imagerie cruelle et totalitaire aux allures trompeuses de séduction et d'érotisme.

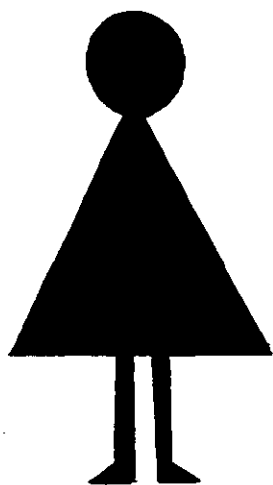
Nous étions pourtant déjà, suffisamment prisonnières, et depuis déjà trop longtemps du regard et du désir de l'autre? Faillait-il que nous soyons maintenant soumises au projecteur impitoyable du regard de "l'Autre médiatique". Cette entité moderne et gigantesque au pouvoir tant subtil qu'anonyme, "Big Father" séducteur, incarnation patriarcale absolue, qui enferme le corps des femmes dans le piège doré des magazines, dans le miroir aux images truquées de la télé, de la ciné, où les femmes, pour consommer doivent d'abord être consommées.

À l'imagerie religieuse succède l'imagerie médiatique, relais par excellence des valeurs culturelles de réussite économique et professionnelle d'une société profondément individualiste qui masque l'effritement de son tissu social sous le vernis glacé de la course à la consommation. Cette course effrénée au bonheur, à travers des valeurs essentiellement matérielles, véhicule une dangereuse utopie, érigée en dogme par le pouvoir médiatique. Il s'agit bien là d'une autre forme de pouvoir qui nous oppresse et nous isole en suscitant les amertumes, les concurrences et les rivalités.

Derrière cet étalage factice de confort matériel, de luxe, de paix et de tranquillité se cache pourtant la grise réalité de l'infériorisation des femmes: dans la violence, l'injustice, la négation et le mensonge. Et l'isolement, c'est aussi cette "schizophrénie" engendrée par un discours social et culturel contraignant qui nie cette réalité et propose un idéal intangible à l'intérieur duquel peu de femmes peuvent se reconnaître et s'inscrire sans se trahir psychologiquement, physiquement et affectivement. Adhérer aux images truquées et stéréotypées c'est rencontrer inévitablement la culpabilité, l'insécurité et le sentiment d'échec. C'est vivre quotidiennement sur la ligne de risque d'une perfection toujours inaccessible et implacable.



La situation personnelle



Je est une autre

Et tout à coup, vous vous sentez étrangère dans la foule, la Cité. C'est plus fort que la solitude, plus insidieux aussi: ce sentiment d'étrangeté qui vous morcèle et broie votre identité; quand vous déclinez votre âge, langue ou religion; votre race, nationalité ou éducation; votre santé physique ou mentale; votre orientation sexuelle ou vos choix politiques... Et que les visages se referment derrière vous.

Sentiment d'être mises en boîtes, en catégories (de peur que l'on s'échappe?). De vingt à trente ans, vous serez non compétentes; de trente à quarante, non sexuelles; de quarante à cinquante, non productives; de cinquante à...? Existerez-vous encore?

L'âge des femmes, le parfait prétexte à tant d'oppressions; alors que nous aurions plutôt le privilège et la possibilité, audacieuse, de cumuler plusieurs vies à l'intérieur d'une seule, de relativiser constamment la notion d'un âge chronologique et linéaire. Combien de belles jeunesses fleurissent dans la cinquantaine ou la... soixantaine? Combien de maternités, chaudement désirées, s'épanouissent autour de la quarantaine? Combien de femmes suivent leurs enfants sur le chemin de l'école, du collège ou de l'université?

Autant de femmes qui repoussent les limites d'un âge social, basé essentiellement sur les fonctions procréatrices plutôt que créatrices. Âge des organes, âge du ventre, à abolir. Nouvel âge à naître où nous rapatrierons le territoire manquant de notre enfance et de notre maturité, dans une nouvelle unité, vers une nouvelle longévité.

En chacune de nous s'éveille, peut-être, une sage-femme? Qui reprend le pouvoir sur son corps bafoué, médicalisé depuis la puberté jusqu'à la ménopause, et au-delà... Qui brise le silence imposé par la dépression, l'alcoolisme et la surmédication; paravents symptomatiques derrière lesquels se cachent les sombres fleurs d'un mal social et politique. Ce n'est pas "innocent" que la psychiatrie soit, encore, la seule voie économiquement accessible à une majorité de femmes psychologiquement vulnérables. Carte-soleil, mais soleil noir: pouvoir médical succédant au pouvoir médical. Mais toujours le même argument: on interne ou on traite les femmes quand elles refusent d'intégrer leur rôle traditionnel de mère, ménagère et épouse tandis qu'on enferme les hommes, seulement s'ils sont dangereux pour la société, c'est-à-dire, principalement, pour leurs pairs masculins. On ne veut plus, comme autrefois, entrer en thérapie comme on entre en

religion, en renonçant à notre identité, à notre richesse, à notre souffrance. Souffrance personnelle, certes, mais non plus solitaire. Souffrance solidaire, qui brise l'individualisation, la culpabilisation et l'isolement.

Bien sûr, la "superwoman" a probablement supplanté la sainte et martyre des générations précédentes. Si le syndrome est le même, il camoufle pourtant des failles sociales différentes mais tout aussi pernicieuse. Syndrome? Oui. Mais réalité quotidienne pour bien des femmes et souvent, nécessité. S'agit-il là d'une autre norme à laquelle nous devons nous conformer? Et nous buter? Quand la dépression ou le "burn-out" nous terrasse... Quand la maladie mentale ou physique reste le seul recours, drastique et dramatique, pour s'accorder un semblant, "cauchemardesque", de vacances.

D'une norme à l'autre alors... Mais sortir de la norme, est-ce possible? Surtout, est-ce viable? Nos choix nous rendent-ils plus vulnérables encore; d'abord en nous exposant à la curiosité et puis, finalement et assez rapidement, à l'intolérance. Si l'homosexualité féminine se vit, malgré tout, un peu mieux, dans les grands centres urbains, c'est qu'elle est proprement invivable dans une petite ville ou un village; mais, là encore, c'est une question de nuances, d'intensité, qui n'empêchera pas la formation des ghettos. La même réflexion s'applique aux femmes immigrantes, féministes et/ou de gauche, écologistes, pacifistes... La ville est un abri piégé, générateur d'un autre type d'isolement: l'isolement urbain dans l'anonymat. Et si l'anonymat préserve une certaine forme d'intimité, il ne nous accorde pas nécessairement la permission d'un mode de vie gratifiant et libérateur. Pour plusieurs d'entre nous, c'est tout juste une mince couverture qui nous garde à l'ombre du soleil de notre désir. Pour nous toutes cependant, la ville c'est la violence banalisée: celle qui nous guette et nous harcèle, les samedis soirs de veille, les jours de semaine, sur la rue, au travail. Mais pour toutes les femmes urbaines et traquées, combien de femmes, à la campagne ou en banlieue, seules à leurs fenêtres et agressées tout autant?

Existe-t-il alors, une seule situation personnelle qui ne soit le reflet, plus ou moins intense, de toutes celles qui l'entourent?



AUX SOLIDARITÉS

14h00 à 16h00

**ATELIERS
"DÉCOUVERTES" SUR LES
SOLIDARITÉS**

En tant que femmes, bénévoles, militantes, travailleuses, quels moyens avons-nous développés pour rompre notre propre isolement et nous solidariser avec d'autres femmes? Nous est-il possible de nous sentir proches, solidaires de nos voisines, des femmes immigrantes ou autochtones que nous côtoyons, des adolescentes, des femmes âgées?

Savons-nous concrétiser cette solidarité? Développer le réflexe d'agir collectivement, est-ce que ça s'apprend? Est-ce que ça s'enseigne? Comme groupes de femmes, croyons-nous pouvoir obtenir des changements sociaux? Qu'avons-nous inventé pour contrer les cloisons mises de l'avant par les institutions ou les bailleurs de fonds?

Nous voulons répondre à ces questions à travers des gestes concrets, apprendre ce qui se fait maintenant au Québec pour briser l'isolement (réseaux d'entraide, actions collectives, etc.)... et rêver de tout ce que nous pouvons imaginer de plus.

Chaque atelier, à sa manière, refait le monde en participant à une création collective: chanson, danse, mime, théâtre, jeux, collages, écriture, autant de façons de faire reculer l'isolement et de créer de nouveaux avenir.

"C'est pas parce qu'on travaille dans les groupes de femmes. C'est pas parce qu'on a milité pendant des années qu'on est à l'abri de l'isolement et même au-dessus. Bien au contraire, c'est parce qu'on reconnaît son propre isolement qu'on peut être une bonne intervenante".



Demeter

L'histoire de Perséphone, c'est aussi, celle de sa mère. Un héroïque histoire d'amour maternel et de solidarité féminine. Voilà une déesse, toute-puissante mais affligée, qui se défait de sa divinité, se mêle à la foule humaine, à la recherche de sa fille et d'elle-même! Long voyage au pays des femmes, qu'elle interroge et questionne sans cesse. Et qui lui racontent...

Une histoire de femmes autochtones.

LES FEMMES AUTOCHTONES

Mise en situation

Lieu: Amos en Abitibi

Époque: automne 89

Personnages: femmes de groupes de femmes

Vous voudriez faire quelque chose à propos du racisme qui sévit dans votre ville concernant les Amérindiens-ne-s et tenter de créer des liens pour briser votre isolement mutuel.

Comment s'y prendre?

Synthèse de l'atelier

Nous sommes toutes des immigrées. Toutes...sauf peut-être les autochtones, "ce peuple réputé avoir toujours habité le pays". En sommes-nous toujours conscientes? Souffrons-nous d'amnésie face à la réalité amérindienne? Cette amnésie n'est-elle pas le reflet inconscient d'une culpabilité inavouée? Afin de nous rafraîchir la mémoire, nous avons discuté des préjugés, des tensions qui persistent entre les communautés blanche et amérindienne. Il fallait étaler, au grand jour, les pénibles conditions économiques, sociales et politiques dont ces femmes amérindiennes sont victimes et qui contribuent à les isoler tout en confirmant nos propres comportements racistes.

Les participantes devaient tenter de trouver des moyens de contrer ce racisme sournois. Si les idées fusaient, elles devaient d'abord s'accorder à partir d'une première question: "devons-nous agir sur nos propres bases, blanches et occidentales ou organiser des activités communes?"

Finalement, les participantes ont conclu qu'elles devraient d'abord changer leurs propres perceptions de la problématique amérindienne en tentant un premier rapprochement exploratoire. Par exemple: convier les Amérindiennes à nos activités, participer aux leurs, inviter leurs sages-femmes, partager nos expertises réciproques, les "inviter dans nos vies".

Un travail certain doit se faire sur nos propres bases. C'est à nous de transformer l'image du "sauvage qui tue" et du "bon sauvage", en une image plus réaliste qui valorise la culture amérindienne et son

cheminement. Il nous faut faire pression pour transformer les manuels d'histoire, rétablir la vérité, organiser des tournées d'information dans les écoles blanches.

Mais puisque le temps presse, nous devons lier les Amérindiennes à toutes nos luttes, sans quoi la solidarité demeure impossible. Les pistes de solutions collectives passent par l'organisation d'une semaine amérindienne, dans les centres de femmes, pour finalement se cristalliser dans la mise sur pied d'une performance théâtrale "mixte" où les deux communautés confrontent leurs préjugés réciproques. En voici le chant d'ouverture: exorcisme purificateur et libérateur d'énergies nouvelles.

(sur la mélodie du Phoque en Alaska)

Cré-moé, cré-moé pas
Queq'part dans l'bout d'Amos
Y'a deux peup' qui vivent en conflit
Un qui pense à sa terre
L'aut' qui pense au pouvoir
C'est comme ça quand on est divisé

(sur la mélodie d'Annie Koonie)
(chanté par les blanches)

Alcooliques, violents, c'est c'qu'on dit d'vous aut
Paresseuses, pa lavées, ôtes tes doigts dans l'nez
Gaspilleuses, courailleuses, pis B.S.(bis)

(chanté par les autochtones)

Pollueurs, courailleurs, maudits exploiters
Matérialistes, capitalistes et impérialistes
C'est vous autres qui volez nos droits (bis)

(sur la mélodie du Phoque en Alaska)
(tout le monde ensemble)

Ça vaudrait la peine
D'organiser ensemble
Pendant une longue soirée
Le jeu d'la vérité
On est toutes humaines

Pis peu de solution
Chacune dans not' région

On veut viv' longtemps
Dans un environnement
Meilleur pour nos enfants
Et tous nos descendants
Pis pour ça faut partager
LE POUVOIR



Une histoire de femmes et d'inceste.

L'INCESTE

Mise en situation

Lieu: Beloeil

Époque: été 89

Personnages: travailleuses et bénévoles de groupes de femmes

Votre région vient d'être ébranlée par toute la publicité faite à une histoire d'inceste dans une famille bien en vue de la région. Encore une fois, vous réalisez que plusieurs femmes sont aux prises avec ce secret. Un groupe va offrir des services court-terme aux jeunes victimes, mais vous pensez aux mères, aux conjointes, aux femmes plus âgées à qui rien n'est proposé.

Que pourriez-vous faire?

Synthèse de l'atelier

L'inceste n'est maintenant plus une problématique ignorée. On l'apporte sur la place publique, on en parle. Mais malgré cette sortie au grand jour, est-on vraiment à l'aise devant cette problématique? Ne maintenons-nous pas, nous aussi, un certain silence autour de ce sujet?

C'est la principale interrogation posée par les participantes de cet atelier. Elles ont donc brisé ce silence et ont partagé leurs points de vue: "Comme femme, comme intervenante dans un groupe de femmes, quel message j'ai intégré à ce sujet là? Quel message je projette?"

"Les mères sont-elles responsables?"

"Pourquoi elle ne l'a pas vu avant?"

"Que fait-elle encore avec lui?"

"Pourquoi n'intervient-elle pas?"

"Pourquoi garde-t-elle le silence?"

"L'agresseur est souvent connu, va-t-on détruire sa vie?"

"Les responsabilités sont partagées entre père, la mère et l'enfant."

"Ce problème est principalement d'ordre familial."

Tous ces messages ont fait l'objet de longs débats. À travers les discussions quelques éléments d'analyse et certaines pistes de solutions ont émergé.

D'abord, l'inceste est-il seulement lié à la dynamique familiale? Ne pourrions-nous pas y voir aussi le reflet d'une dynamique sociale où les femmes et les enfants subissent, de différentes façons, le pouvoir des hommes? Qu'une femme sur cinq soit agressée sexuellement peut nous indiquer que ce problème est bel et bien d'ordre social!

Pourquoi alors responsabiliser les mères quand la source première du problème vient de l'abus de pouvoir des hommes adultes sur un enfant? Le silence des mères et des victimes ne camoufle-t-il pas, justement, cette culpabilisation fortement intégrée?

Évaluons plutôt les possibilités pour elles de parler enfin de leur problème. Ce fameux silence, c'est bien la caractéristique première de toute la problématique. Les victimes, femmes et enfants, se taisent par honte, par culpabilité. Elles se sentent responsables de la situation et souffrent d'une perte d'estime d'elles-mêmes considérable.

Or le premier geste à poser est de briser ce silence, briser le "cercle infernal de la culpabilité", briser l'isolement. Mais les victimes d'inceste ne se déclarent pas aussi facilement. C'est en travaillant avec elles sur d'autres problèmes, en les apprivoisant finalement sur d'autres terrains qu'elles finiront, peut-être, par dénouer le fameux noeud qui les étouffe. Les intervenantes doivent donc demeurer vigilantes pour détecter l'inceste, et surtout, ouvertes à la problématique:

"On a beau aller se chercher de la belle formation il reste que l'on doit passer par le niveau de la conscientisation personnelle. Quand on aura travaillé sur nos préjugés, ça va nous aider à arrêter d'avoir peur de cette problématique-là, et on pourra être plus supportantes et aidantes dans nos interventions."

affirme Diane Lemieux, participante à l'atelier et représentante du **Regroupement des Centres d'aide et de lutte contre les agressions à caractère sexuel.**

Face à tout cela, la solution privilégiée par le groupe est un appel à tous les centres de femmes pour briser le silence entourant l'inceste. En parler avec les femmes du centre, nommer la problématique, tenter de la comprendre, se conscientiser, car, comme le dit si bien Diane Lemieux:

"La conscientisation mène à l'action, plus on est informé, plus il y a de chances qu'on identifie des moyens pour agir. Quand on reste dans l'ignorance on ne peut rien faire".

Une histoire de femmes itinérantes

L'ITINÉRANCE

Lieu: St-Léonard, sur l'île de Montréal
Époque: printemps 89
Personnages: policière, femmes de groupes de femmes

A votre rencontre de la table des groupes de femmes, deux policières viennent vous parler de la situation suivante: elles ont remarqué qu'il y a de plus en plus de femmes itinérantes dans votre quartier et les alentours. Plusieurs sont de très jeunes femmes qui n'ont pas de famille ou d'amie-e-s, certaines ont déjà été en psychiatrie et prennent plus ou moins régulièrement des médicaments et quelques-unes ont fait un séjour en prison.

Que faites-vous?

Synthèse de l'atelier

Comment vous sentez-vous lorsqu'une itinérante vous tend la main pour quelques pièces de monnaie? Mal à l'aise? Un peu comme nous toutes finalement: difficile de dissimuler une certaine gêne devant cette problématique. Les participantes reconnaissent leur méconnaissance du dossier, se sentaient, elles aussi, démunies, dépourvues de moyens d'intervention efficaces.

Il fallait, dans un premier temps, remédier au manque d'informations. Beaucoup de questions ont été posées à la personne ressource de l'atelier, Ruth Gagnon de la **Maison Thérèse Casgrain**. Cet échange a permis de démystifier le stéréotype classique des femmes sans-abris.

"Les femmes itinérantes ce ne sont plus les femmes vagabondes, âgées qui circulent dans la rue avec trois quatre manteaux, confuses, avec tous leurs sacs. Les femmes itinérantes ce n'est plus que ça maintenant. Ce sont des femmes en difficulté, des jeunes femmes. On a voulu montrer trois portraits, trois profils différents de femmes itinérantes pour dire aux femmes des centres que les itinérantes ce sont peut-être des femmes de votre clientèle aussi, qui fréquentent votre centre et que vous ne savez pas qu'elles sont itinérantes."

affirme Ruth Gagnon.

Les participantes ont soutenu la nécessité impérieuse d'ouvrir l'oeil et de faire une première enquête dans leur milieu: identifier les ressources, voir ce qui se fait déjà sur cette problématique, ajouter des éléments de dépistage dans leurs interventions auprès des femmes.

Après une première analyse, on a reconnu que l'itinérance féminine est d'abord un problème social intrinsèquement lié à la condition des femmes. La pauvreté, la violence, les problèmes de santé mentale jalonnent le terrain propice à l'itinérance. Ainsi, la limite à franchir pour se retrouver dans le camp des sans-abris est plus ténu qu'on ne le croit:

"Actuellement, avec les conditions économiques dans lesquelles on vit, ce n'est plus une petite minorité atteinte. Il peut y avoir de plus en plus de femmes qui deviennent itinérantes. Ce n'est plus réservé à un petit ghetto. Ça peut toucher beaucoup plus de femmes qu'on pense."

souligne Ruth Gagnon.

Nous devons donc assumer une responsabilité sociale et collective face à cette situation. Nos solutions se situent donc à plusieurs niveaux: individuel, communautaire, social et finalement, politique.

Les centres de femmes doivent agir au niveau politique et social en luttant ardemment contre certaines politiques déshumanisantes, telles, la réforme de l'aide sociale, la désinstitutionnalisation des femmes psychiatisées mais abandonnées, sans ressources d'accueil et d'encadrement: toutes ces politiques qui exacerbent les problèmes des femmes et les entraînent vers l'itinérance. Nos interventions quotidiennes et ponctuelles peuvent la prévenir, l'endiguer. Il nous faut agir à un niveau tant individuel que communautaire; informer les femmes fréquentant les centres de la problématique, les référer au besoin et travailler de concert avec les ressources appropriées. Bref, nous devons intégrer ce dossier à celui de la condition féminine et en faire un dossier politique que l'on portera sur la place publique.

Une histoire de femmes locataires.

LES FEMMES ET LE LOGEMENT

Mise en situation

Lieu: Québec, quartier Ste-Foy
Époque: été 89
Personnages: femmes de groupes de femmes

A travers des échanges informels vous constatez que plusieurs femmes ont des difficultés à trouver un logement adéquat dans votre quartier. On refuse systématiquement les femmes âgées, de couleur, sur l'aide sociale et/ou monoparentales. Il n'existe pas de ressources organisées dans votre coin.

Synthèse de l'atelier

Quoi de plus fondamental que le besoin de se loger! Pourtant les femmes font face à des problèmes de discrimination et de harcèlement de toutes sortes de la part de plusieurs propriétaires. C'est à ce constat qu'en sont arrivées les participantes de l'atelier portant sur le thème "femmes et logement".

En cours de discussion, il devint évident que ce problème ne se présentait pas seulement dans certains cas isolés mais pour un ensemble grandissant de femmes. Femmes de couleur, femmes âgées, assistées sociales, monoparentales, femmes sans mari ou conjoint, toutes également victimes de discrimination et de harcèlement. Toutes mal logées, la plupart du temps à faibles revenus, et devant consentir à payer un loyer plus élevé (plus de 25% du revenu) pour un appartement qui, plus souvent qu'autrement, s'apparente à un "taudis".

Face à cette situation, l'atelier a choisi de riposter par une action collective. D'abord regrouper les femmes qui ont vécu ce problème et former un comité qui, à court terme, tentera de résoudre les problèmes immédiats de ces femmes. Dans un deuxième temps, mettre sur pied un comité permanent qui aura comme mandat d'agir à plus long terme pour défendre les droits des femmes en matière de logement. Les mêmes étapes de travail s'appliqueront aux deux comités selon leur mandat et échéancier réciproque.

Il s'agira de dégager les grandes lignes de force de cette action collective. Premièrement, informer les femmes, groupes de femmes et la population en général sur les droits des locataires. Par des séances d'information, des témoignages, des sessions de formation, nous pouvons outiller les femmes et les intervenantes à détecter et à agir contre la discrimination et le harcèlement. Comme le dit Françoise Mondor d'**Info ressources femmes et logement**: "la discrimination c'est illégal et les propriétaires doivent être puni-e-es pour ça."

Il est prioritaire d'aller chercher des appuis: appuis des groupes de femmes, des groupes de logement, des institutions socio-sanitaires pour que les décideur-e-s sentent que nous avons du poids, que nos revendications sont soutenues par plusieurs, bref que nous ne sommes pas seules dans notre lutte. Il nous faut renforcer nos compétences dans le domaine du logement et élargir le réseau de nos solidarités.

Par l'intermédiaire des médias: journaux locaux, régionaux, presse nationale, télévision, radio, nous devons rendre visible et dénoncer la réalité vécue par les femmes en matière de logement. Il faut créer des contacts avec des journalistes sensibles à la question des femmes. Il est aussi important de leur fournir des preuves concrètes de ce que l'on avance. Recueillir des témoignages, répertorier les faits devient donc important pour étoffer notre preuve.

Dans une dernière étape, et non la moindre, il faut multiplier les pressions auprès des instances décisionnelles (député-e-s, conseiller-e-s municipaux-ales, etc.) pour les inciter à développer des formules alternatives d'habitation telles des coopératives ou des HLM (habitations à loyers modiques): "Ça c'est une urgence, il ne faut pas attendre dans dix ans. Les femmes sont dans le besoin à l'heure actuelle..." nous dit Françoise Mondor.

Donner aux femmes un logement décent c'est une condition minimale pour qu'elles puissent avancer à d'autres niveaux:

"Si elles n'ont pas le contrôle de leur espace premier qu'est le logement, ces femmes-là n'auront pas la possibilité de contrôler leur présence sur le marché du travail, leur présence dans d'autres secteurs. D'abord le logement."

conclut Françoise Mondor.

LES FEMMES ÂGÉES

Mise en situation

Lieu: Baie St-Paul

Époque: printemps 89

Personnages: membres de groupes de femmes

Depuis deux ans, les groupes qui offraient des services aux femmes plus âgées ont cessé leurs activités (Age d'or, AQDR...). Vous savez que plusieurs femmes sont très isolées depuis ce temps. La semaine passée, Blanche S. (67 ans) que vous connaissiez vaguement s'est suicidée après la rupture soudaine avec son mari. Elle a laissé un mot disant qu'elle ne pouvait pas affronter les regards et les jugements des autres. Ce geste soulève beaucoup de remous et vous cherchez quoi faire pour rompre cet isolement.

Synthèse de l'atelier

Toutes nous sommes appelées à faire partie, un jour, de ce que l'on nomme les "personnes âgées". Une "catégorie" de plus sur laquelle un atelier du colloque s'est penché.

Le groupe a d'abord tenté de cerner la réalité quotidienne de ces femmes. À commencer par la fâcheuse catégorisation par groupes d'âges qui contribue à isoler les femmes de 60 ans et plus.

L'isolement des femmes âgées c'est: le départ définitif des enfants, l'inactivité imposée par une société basée sur la productivité, les ghettos - centres d'accueil, le manque de support de l'entourage et de la parenté qui offrent tout au plus quelques visites sporadiques, la difficulté de dire, de se confier à quelqu'un-e, les divorces qui augmentent de plus en plus au moment de la retraite, l'étiquette de "fardeau fiscal". Voilà quelques épisodes d'isolement propres à nos aîné-e-s.

Ajoutons à cela la pauvreté chronique qui guette ou touche la grande majorité de ces femmes, les conditions matérielles difficiles qui en découlent (logement, santé, etc.); la violence de plus en plus reconnue, utilisée par la famille ou les centres d'accueil, le pouvoir médical (relais du mari ou du prêtre) et enfin le désinvestissement croissant des gouvernements. Face à ce sombre tableau, plusieurs

avenues ont été dégagées. D'abord nous devons faire connaître la réalité de nos aîné-e-s, briser certains tabous en leur donnant la parole, en les laissant enfin s'exprimer. Il faut leur demander leurs opinions, leurs désirs et bâtir avec elles, plutôt que de leur imposer des activités inadaptées et superficielles qui n'ont rien à voir avec leur passé, leur vécu. Surtout: leur offrir les moyens de dénoncer elles-mêmes leur situation et de trouver leurs propres solutions. Faire confiance en leur potentiel et les aider à trouver des activités où elles se sentiront utiles et compétentes.

Par dessus tout, l'atelier a prôné la solidarité. Faire éclater la catégorisation par âges et travailler à inclure les femmes de tout âge dans nos centres et dans nos luttes. Dépasser le "fossé des générations", pour partager nos expériences et intérêts convergents. Unir nos luttes, nos revendications, et nous donner des buts communs.

Bref, travailler ensemble à "l'avancement de la condition féminine" et bâtir ensemble un projet de société. Comme le faisait remarquer Yvette Brunet de l'**AQDR** (Association québécoise des retraité-e-s), la solidarité n'exige pas l'entente parfaite, ni l'absence de divergences.

"La solidarité ça existe même si on ne s'aime pas, même si on est indifférente parce qu'on a besoin des autres. On pense, beaucoup de jeunes le pensent, que l'entraide se fait à travers l'amour. Non, pas nécessairement. Par nécessité on devient solidaire. On veut faire changer des choses, on devient solidaire (...) Qu'on arrête de penser qu'on vit chacune nos expériences et qu'on n'a pas besoin de celles des autres."

Une histoire de femmes latino-américaines.

LES FEMMES LATINO-AMÉRICAINES

Mise en situation

Lieu: Windsor
Époque: automne 89
Personnages: un pasteur anglican du coin et les travailleuses d'un centre de femmes.

Monsieur Montgomery vous appelle parce qu'il vient d'apprendre l'arrivée imminente d'un groupe de femmes sud-américaines. Ces femmes viennent de cinq pays différents et ne se connaissent pas. Plusieurs sont veuves ou séparées et la majorité ont avec elles de jeunes enfants. Deux d'entre elles ont des enfants handicapés mentaux. Elles ont reçu l'autorisation temporaire de s'établir dans votre coin. Selon ce monsieur vous devez les aider.

Synthèse de l'atelier

"On a un peu l'idée que quand les femmes immigrantes arrivent ici, elles sont prises en charge par l'État puis que tout leur est facile; qu'elles ont des logements, un revenu tout de suite pour les aider, alors que c'est tout à fait faux..."

Ce commentaire émis par Augustina Gonzalez, intervenante auprès des immigrantes reflète en bonne partie le contenu même de l'atelier. Ce fut l'occasion pour plusieurs participantes de mieux connaître la réalité des femmes immigrantes et de faire éclater certains préjugés.

Comment se sent-on quand on est femme et qu'on arrive seule avec ses enfants, dans un pays dont on ne connaît ni la langue, ni la culture? Sans parents, ni ami-e-s pour vous accueillir... Vous avez fui un pays d'origine où régnaient la guerre, la répression, des conditions socio-économiques intolérables. Vous avez peur. Vous êtes isolées de tout, de tous et toutes.

Votre premier point d'ancrage sera peut-être un centre de femmes qui aura mis sur pied un comité d'accueil pour répondre d'abord aux besoins de base (vêtements, service d'interprète, de référence, service d'accompagnement, etc.), mais qui veillera aussi à vous intégrer dans le milieu et ainsi créera des liens de solidarité inaltérables.

Évidemment, ce comité prendrait contact avec le centre des femmes immigrantes de Sherbrooke et travaillerait de concert avec lui pour organiser l'accueil (fête, souper, etc.). Il verrait aussi à répertorier les ressources du milieu et à créer des liens avec tous les organismes concernés.

Les participantes ont terminé l'atelier en se disant que les centres de femmes devraient faire plus d'efforts pour aller chercher les femmes immigrantes, les accueillir et travailler activement à briser leur isolement. Il semble que l'on soit sur la bonne voie, comme le laisse espérer Gonzalez:

"Ce que je vois depuis quelques années c'est un effort constant du côté des centres de femmes pour intégrer les femmes immigrantes, puis ça m'encourage beaucoup."

Une histoire de femmes handicapées.

FEMMES HANDICAPÉES

Mise en situation

Lieu: St-Georges de Beauce
Époque: printemps 89
Personnages: travailleuses et bénévoles à la table locale des groupes de femmes

Vous revenez d'une session de formation, organisée par le CRSSS, sur la (ou les) réalité(s) des femmes handicapées. Vous sentez bien que le CRSSS souhaite que vous mettiez sur pied des services spécialisés. Il n'existe pas de regroupement actuellement et certaines femmes handicapées vous sollicitent.

Synthèse de l'atelier

L'inaccessibilité des lieux physiques, voilà le principal problème rencontré par les femmes handicapées. Voilà aussi le point central sur lequel porte leur lutte.

"La plus grande partie de notre revendication est de rendre les centres de femmes accessibles. On ne veut pas avoir des structures parallèles, on ne veut pas être dans un ghetto"

**Maria Barilé du groupe
Action femmes handicapées**

Mais l'obstacle majeur c'est (vous l'avez deviné) l'argent. Construire des rampes d'accès, aménager des toilettes pour handicapées, transcrire toute une documentation sur cassettes, ça coûte cher! Comment faire quand on est déjà à court d'argent, pauvres comme les centres de femmes? On peut toujours s'improviser menuisiers ou demander inlassablement des budgets pour ces projets spécifiques.

Mais avant tout le problème reste politique. Depuis déjà un an le **Mouvement Action femmes handicapées** tente lui aussi d'obtenir des ressources financières pour rendre accessible aux femmes handicapées les locaux S.O.S. violence conjugale. Elles se butent encore et toujours à une fin de non recevoir de la part du ministère de la

Justice. Un début de solution collective se trouve donc dans l'appui à apporter aux actions menées par ces femmes handicapées.

Il nous faut aussi et toujours surmonter nos préjugés et, voir la femme derrière son handicap:

"Tout dans la société nous a dit qu'on n'était pas des femmes: on n'a pas le droit d'avoir des enfants, on n'a pas le droit de se marier, on n'a pas le droit d'être bien habillées, on n'a pas le droit de vivre notre sexualité et de la choisir. On a déjà des barrières qui nous disent, non vous n'êtes pas des femmes".

Maria Barilé.

Cette double oppression, en tant que femme, en tant qu'handicapée, rend encore plus difficile la prise en charge et la prise de pouvoir. Après l'accessibilité des lieux, c'est la prise de pouvoir qu'il faut favoriser à tout prix. Maria Barilé nous confie ses espoirs:

"Dans le milieu féministe on a plus de chance de s'en sortir. Déjà les femmes ici se sont posé la question: comment peut-on les valoriser? C'est quelque chose qu'on ne retrouve pas dans le milieu des personnes handicapées. Tout le monde veut nous paternaliser. Tout le monde veut prendre des décisions pour nous. Cet après-midi, j'ai vu que se prendre en main et donner le pouvoir aux femmes handicapées, c'est possible dans le milieu féministe québécois."

Une histoire de femmes obsédées par... la minceur.

L'OBSESSION DE LA MINCEUR

Mise en situation

Lieu: Iles-de-la-Madeleine
Époque: printemps 89
Personnages: quelques travailleuses au centre de femmes

L'été s'en vient. A travers vos activités au centre vous entendez souvent des femmes parler de régimes pour maigrir, de poids excessif, etc... Vous y avez vous-même pensé. Une femme demande de l'aide pour organiser un groupe de Weight Watchers et de danse aérobique pour regrouper les femmes.

Synthèse de l'atelier

Qui d'entre nous n'a jamais suivi de régime ou ne s'est jamais préoccupé de son poids? Comment faire disparaître cet "éternel" souci de correspondre à un idéal de minceur? "Si la minceur vous intéresse, rejoignez les Weight Watchers", dirait l'autre!

Eh bien non! Les centres des femmes considèrent qu'il n'est pas de leur ressort d'endosser ce discours culpabilisant et discriminant.

"Les femmes grosses sont victimes d'une double discrimination dans le sens qu'elles doivent se conformer à un idéal de minceur mais en même temps on fait pression sur elles pour qu'elles maigrissent et qu'elles se conforment. Ce qui est différent des femmes minces qui elles aussi doivent se conformer à l'idéal de minceur mais sont moins victimes d'oppression que les femmes grosses".

Lyne Dessureault, Centre des femmes de Verdun

Par contre, les participantes trouvaient important d'agir sur cette problématique puisque de toute façon les femmes sont sans cesse sollicitées individuellement à se conformer à ces normes obsédantes.

Elles ont donc décidé de bâtir une série d'émission à diffuser sur les ondes de la radio communautaire. En voici les principaux thèmes:

- critiquer les normes sociales en regard des différentes cultures et de l'histoire (questionner le fait que voilà 50 ans la mode était aux femmes bien en chair, voir comment chaque culture impose ses modèles, etc.)
- Démontrer toutes les souffrances imposées aux femmes par ces normes en présentant des témoignages de personnes ayant vécu l'anorexie/boulimie.
- Tenter de démystifier l'image truquée des héroïnes de cinéma et de romans.
- Discuter des différents préjugés véhiculés à propos des personnes obèses (elles mangent mal, ne savent pas se contrôler, sont sans volonté, paresseuses, etc.).
- Dévoiler et dénoncer le rôle et l'impact économique de l'industrie de la minceur qui se cache derrière la promotion des régimes amaigrissants trop souvent inefficaces.
- Démontrer, dans une optique féministe, comment ces standards de minceur constituent une oppression de plus pour les femmes...

Pourquoi ne par organiser, parallèlement à cette série d'émissions, une exposition "d'objets de torture de la minceur" dans le cadre d'un forum intitulé "Le féminisme de l'avenir".

Événement organisé de concert avec les groupes de femmes du milieu qui viserait à la participation des visiteuses en les invitant à apporter des "objets de torture" qu'elles-même ont utilisés.

Puisque nous partageons toutes l'obsession de la minceur, pourquoi ne pas l'exorciser collectivement, une fois pour toutes?

Une histoire de femmes ordinaires et de féministes.

LES NOUVELLES ET LES ANCIENNES

Mise en situation

Lieu: Baie Comeau

Époque: hiver 89

Personnages: travailleuses et bénévoles au centre des femmes

Depuis plusieurs mois, vous recevez des commentaires de femmes. Elles disent que le centre est trop radical, fermé, qu'il n'y a pas de place là pour les "femmes ordinaires". Par contre, les "habituées", elles, trouvent que "le centre est là pour les femmes qui veulent avancer". Les tensions augmentent et le centre est de moins en moins fréquenté.

Synthèse de l'atelier

"Le respect des différences (...). C'est comme le mot clef ces temps-ci. Quand on parle d'amour, quand on parle de vie, de vision, de façon de s'habiller; de vivre en communauté, c'est ça; c'est le respect des différences"

**Suzanne Auger, travailleuse au
centre de femmes Com'femmes**

Le droit à la différence, n'est-ce pas là l'une des principales revendications du mouvement féministe. Et comme vous pouvez le voir il est repris ici par des "femmes ordinaires".

Des "femmes ordinaires" versus des "féministes", voilà deux termes qui ont dû être éclaircis dans cet atelier afin de bien cerner la problématique. Car dans les centres de femmes il y a aussi des conflits; disons des "conflits de générations". Les "nouvelles" trouvent certaines femmes trop "radicales", les anciennes trouvent certaines nouvelles trop "ordinaires".

Comment solutionner ce problème qui, selon les participantes de l'atelier, est vécu dans tous les centres de femmes. Plusieurs pistes de solution ont été envisagées:

- Voir à la représentativité au C.A. des nouvelles et des anciennes.

- Donner des responsabilités aux nouvelles afin qu'elles s'identifient au centre.
- Se servir des connaissances des anciennes et des idées des nouvelles.
- Démystifier le féminisme avec les nouvelles.
- Rappeler aux anciennes comment elles se sentaient à leur arrivée au centre et surtout rafraîchir le sens de nos valeurs féministes (tolérance = respect).
- Enfin, les participantes proposaient d'utiliser les activités sociales et ludiques qui créent des liens dans la détente et le plaisir.

Elles proposaient en particulier un jeu de la vérité qui permettrait de mettre le problème franchement sur la table et de confronter amicalement les différences. Car "c'est pas parce que nous sommes toutes des femmes que nous sommes toutes pareilles".

"LES FOLLES"

Mise en situation

Lieu: Nicolet

Époque: automne 89

Personnages: femmes militantes dans différents groupes de femmes

Depuis quelques mois, les établissements de santé de votre région offrent de moins en moins de services (consultation, support à l'intégration, soutien financier) aux femmes qui ont besoin d'aide psychiatrique spécialisée (les fameux cas lourds). Plusieurs de vos groupes ont entendu parler des femmes très "poquées" qui seraient plus ou moins laissées à elles-mêmes, isolées, sans ressources.

Synthèse de l'atelier

"Va te faire soigner t'es malade! T'es folle! "Mais où se faire soigner justement...? Et puis, la folie, qu'est-ce que c'est? Où se situe la limite au-delà de laquelle vous serez considérée comme folle?

Les participantes de cet atelier avaient à clarifier cette question à redéfinir, les schizophrènes, psychotiques, etc... Toutes exigeant beaucoup d'attention, accaparant les intervenantes durant les activités régulières et effrayant les autres femmes... ordinaires.

Est-ce bien le rôle des centres de femmes d'accueillir et d'intervenir auprès de ces femmes? Notre polyvalence nous permet-elle une intervention spécifique auprès de ces femmes? Les discussions se sont cristallisées autour de cette interrogation.

Le groupe a finalement conclu que l'intégration des femmes psychiatisées aux activités régulières s'avérerait la meilleure solution. Les intervenantes auraient alors l'occasion de sensibiliser les autres femmes du centre à la question de la maladie mentale. Il deviendrait donc possible de mettre sur pied un groupe de support à l'intention des femmes ayant un problème grave de santé mentale.

D'autre part, les membres de l'atelier soulignaient le besoin pour les intervenantes de se donner de l'information/formation sur cette problématique et de s'aménager des temps de ressourcement entre elles. Évidemment, les questions du sous-financement et du manque de ressources des centres furent identifiés comme une limitation importante dans l'action.

La concertation entre les groupes du milieu intervenant en psychiatrie a été envisagée. Le groupe s'est par contre questionné sur la pertinence d'inviter les travailleuses et les travailleurs du réseau à une table de concertation. Prendront-elles/ils toute la place? Reconnaitront-elles/ils l'expertise des groupes communautaires?

Enfin, il fut clair que les centres de femmes interviennent et interviendront toujours en santé mentale. Cette problématique demeure capitale dans l'action des centres puisque toutes les femmes sont, à un moment donné dans leur vie, touchées par cette question. Comme le faisait remarquer une participante: "la santé mentale, ça fait partie de la vie!"

Une histoire de femmes lesbiennes.

LES FEMMES LESBIENNES

Mise en situation

Lieu: Dolbeau

Époque: hiver 89

Personnage: travailleuses et bénévoles au centre des femmes

Josée (32 ans) est venue assister à plusieurs café-rencontres au centre. Un jour, elle explique qu'elle est nouvelle dans la région et qu'elle se sent à part dans les groupes... elle est lesbienne et diabétique. Elle travaille depuis peu à l'hôpital.

Synthèse de l'atelier

Saviez-vous qu'avant 1968 l'homosexualité était illégale et que, par conséquent, les gais et lesbiennes étaient passibles d'emprisonnement? Heureusement, il n'en est plus ainsi aujourd'hui. Mais pouvons-nous affirmer que notre société ne discrimine plus les homosexuel-le-s? Il nous reste encore un bon bout de chemin à faire avant d'en arriver à cette situation!

Dans ce contexte, nous pouvons comprendre le sentiment d'isolement ressenti par Josée. Les participantes de l'atelier ont identifié trois niveaux d'isolement vécu par ce personnage fictif.

- un isolement au niveau social: Josée étant nouvellement arrivée à Dolbeau.
- un isolement au niveau affectif: Josée étant marginalisée dans son homosexualité.
- un isolement au niveau physique: Josée souffrant de diabète.

La problématique d'isolement étant bien identifiée, elles se sont appliquées à cerner les besoins de Josée: rencontrer d'autres femmes et se sentir acceptée.

Des solutions ont été imaginées à court et à long terme. Dans l'immédiat, le centre devait offrir du support à Josée en l'écoutant, en la respectant, en lui permettant de se vivre dans le centre telle qu'elle est, et à l'intérieur ds activités offertes à toutes.

À un niveau plus large, le centre pourrait organiser des activités de sensibilisation sur la question du lesbianisme. Soit, par exemple, un café rencontre portant sur nos "différences" où la question de l'orientation sexuelle serait abordée dans une recherche sur la discrimination auquel Josée participerait. Ainsi, l'implication de Josée lui accorderait une crédibilité et démontrerait que son choix de vie affective n'a rien à voir avec ses capacités.

À plus long terme, Josée pourrait devenir personne ressource ou animer un atelier au centre sur les questions d'orientation sexuelle. Elle pourrait aussi former un groupe de lesbiennes ou un groupe de diabétiques.

Il semble que ces alternatives soient un bon début vers une intégration positive si on en juge par les commentaires de Johanne Murray participante dans un atelier:

"On ne doit surtout pas se restreindre à un ghetto, parce que ça c'est l'enfer. C'est un autre genre d'isolement. On est isolé mais avec d'autres. Quand t'intègres un centre de femmes et que tu te sens en confiance et acceptée dans ce que tu es, ça aide. Ça peut remplacer pour certaines personnes la thérapie. Le centre peut donner un sacré bon coup de main, un support moral (...) Aussi le centre peut être un lieu pour permettre aux femmes d'être en contact avec des personnes qui ont fait des choix différents".

Au contact de la connaissance-reconnaissance naît: la solidarité. Et un chant:

"J'suis lesbienne.
J'suis lesbienne.
C'est tabou!
C'est tabou!
Nous on t'aime!
Nous on t'aime!" (sur l'air de Frère Jacques)

Une histoire de femmes au foyer.

LES TRAVAILLEUSES AU FOYER

Mise en situation

Lieu: Montréal, Centre-Sud

Époque: printemps 89 (avril)

Personnages: au centre des femmes, travailleuses et militantes

Vous avez reçu plusieurs appels de femmes, suite à une émission de T.V. à laquelle vous avez participé, sur l'isolement que ressentent les femmes au foyer. Toutes ces femmes vivaient des situations difficiles (ex.: rupture, ménopause, enfant malade, pauvreté, violence conjugale, alcoolisme, etc.). Vos cours, ateliers, café-rencontres sont pratiquement terminés pour cette saison.

Synthèse de l'atelier

Les participantes de cet atelier, majoritairement des intervenantes de centres de femmes, ont opté pour une solution concrète et réaliste. Comme les travailleuses au foyer composent une bonne partie des usagères de centres, les membres du groupe ont pu plonger directement dans la recherche de solutions.

Elle devait tenir compte à la fois des contraintes imposées et de la réalité saisonnière des centres de femmes:

"C'est fin avril, il y a peu d'énergies et de ressources disponibles dans les centres et on sait bien que partir dans une action ou partir de nouveaux projets en été ça ne tient pas compte de la réalité parce que les femmes ne viennent pas s'enfermer dans un centre et qu'on ne peut en un mois ou deux créer une solidarité."

Partant de là, elles ont cherché, par "brain storming" un moyen par lequel elles pourraient briser l'isolement de ces femmes au foyer et faciliter la création de nouveaux liens, en attendant la reprise des activités du centre. L'activité devait donc se mettre sur pied en un minimum de temps et être prise en charge rapidement par les participantes.

Elles ont opté pour la réalisation d'un jardin communautaire. Le centre organise alors une rencontre préliminaire au printemps afin d'établir le fonctionnement et les responsabilités de chacune.

Créative et réaliste, cette idée donnait aux femmes un premier lieu d'appartenance lié au centre. A travers le plaisir, les femmes prenaient en charge une activité à partir de laquelle elles pouvaient initier d'autres lieux de rencontre (pique-nique, souper communautaire, etc.) et d'autres projets.

Une histoire de femmes toxicomanes.

LA TOXICOMANIE

Mise en situation

Lieu: Matane
Époque: printemps 89
Personnages: travailleuses et bénévoles à la table locale des groupes de femmes

Marie-France du CSS fait appel à vous parce qu'elle rencontre souvent, individuellement, des femmes qui sortent de cure de désintoxication pour alcool, drogues ou médicaments. Elle a l'impression qu'après la cure elles sont très loin des ressources et très isolées. Ces femmes sont suivies pour "inaptitude parentale" et craignent de se voir enlever leurs enfants.

Synthèse de l'atelier

Encore une fois, l'écoute et le support à offrir à ces femmes sont apparus comme nécessaires et importants dans une première étape. Le centre de femmes fut identifié comme une des ressources pouvant offrir ce service.

Par une intervention féministe, il s'agira par la suite d'identifier avec chacune la ou les source-s de leur isolement ainsi que leurs besoins spécifiques.

Certains moyens comme le jumelage de femmes vivant ce problème ou la mise sur pied par le centre d'un groupe de femmes toxicomanes semblaient être des solutions valables pouvant contrer leur isolement.

Parallèlement à ces démarches, le groupe proposa d'informer et de référer ces femmes à des ressources du milieu, spécialisées en matière de toxicomanie. Par contre, les participantes insistèrent sur l'importance de maintenir un lieu de rencontre exclusivement pour **femmes** toxicomanes. Une membre du groupe travaillant dans un centre de réadaptation nous explique pourquoi:

"Ce qui peut nuire aux femmes c'est qu'on a plutôt une clientèle masculine et les femmes se retrouvent souvent en minorité dans ces institutions. Tandis que si elles peuvent fréquenter en même temps un centre de réadaptation et un

centre de femmes, ça peut leur permettre de retrouver un regroupement; de se sentir supportées en tant que femmes par d'autres femmes. Être avec des femmes qui peuvent vivre le même genre de problèmes qu'elles (se retrouver seules à la maison, plus isolées, avoir à prendre en charge les enfants, etc.) Cela, on peut moins l'offrir dans le réseau gouvernemental."

Une histoire de femmes haïtiennes.

LES FEMMES HAITIENNES

Mise en situation

Lieu: Hull
Époque: automne 89
Personnages: une femme haïtienne et des femmes de groupes de femmes

Vous savez qu'il existe un bon nombre de femmes haïtiennes dans votre ville et à Ottawa. Il n'existe pas de regroupement pour elles. Le "syndrome du SIDA" les isole encore davantage. L'une d'elle, Anna, appelle régulièrement dans vos groupes pour savoir si vous avez quelque chose à leur offrir. Certaines sont aux prises avec des problèmes de violence conjugale, mais n'osent pas en parler de peur d'être expulsées si leurs maris sont emprisonnés.

Synthèse de l'atelier

Il nous faut d'abord lutter contre le racisme et la discrimination, au niveau politique et social et à l'intérieur même des centres de femmes.

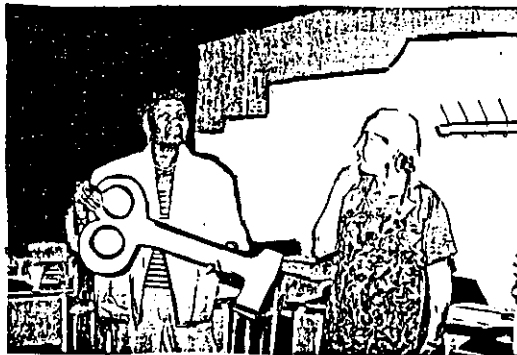
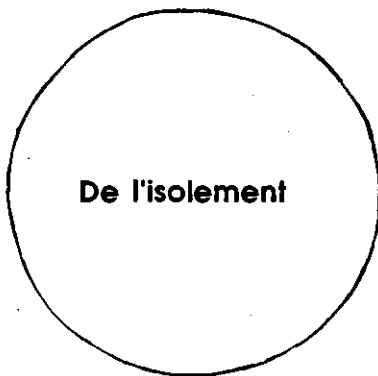
La réalité haïtienne s'apprivoise par une information tant culturelle que sociale et politique. Les femmes haïtiennes sont essentiellement des femmes immigrantes. Et s'il y en a seulement une, comme Anna, qui cogne à la porte d'un centre de femmes, c'est déjà une porte entrouverte sur un échange entre les deux communautés.

Cet échange peut se cristalliser à l'intérieur d'un comité "Femmes haïtiennes et québécoises" qui réfléchirait sur des modes d'actions collectives et solidaires. Il est impérieux, par contre, de privilégier les ressources haïtiennes déjà existantes (réseau naturel, groupes de femmes haïtiennes) et de partager, avec elles notre expertise, nos expériences, sur des problématiques féminines communes, que ce soit dans les domaines de la santé mentale, de la violence conjugale, de la toxicomanie, etc.

Une lutte solidaire contre le racisme et la discrimination s'avère un premier terrain d'exploitation et d'échange. En tant que femmes, nous sommes toutes concernées ou confrontées à des réalités discriminatoires communes dans les domaines du logement, du travail, de la justice, de la famille.

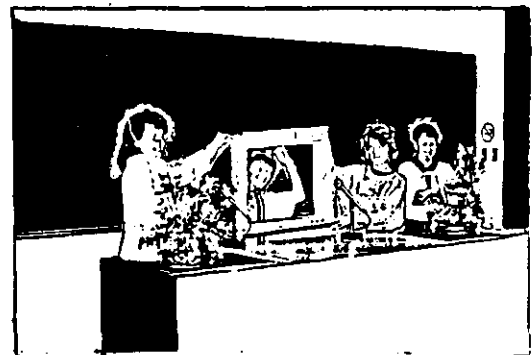
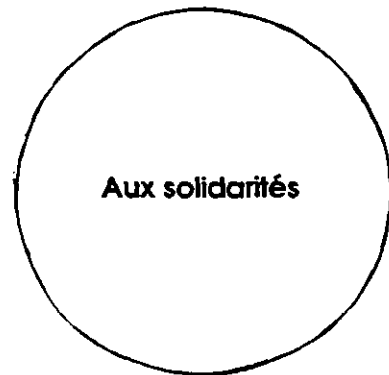
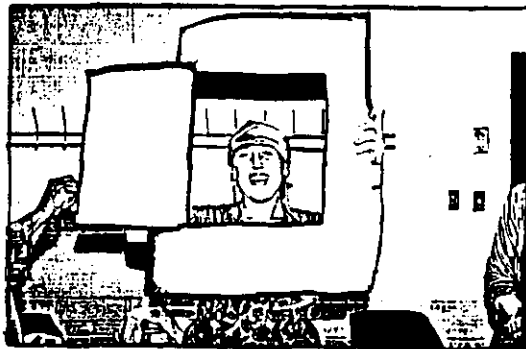
La couleur haïtienne, c'est une nuance de plus sur une palette déjà sombre pour la plupart des femmes. Et si le syndrome du SIDA nous confronte à notre racisme latent, il nous met en face d'une autre forme d'isolement: l'isolement de toutes les femmes face à la question des maladies transmises sexuellement. Ce syndrome ne doit pas faire écran entre les femmes haïtiennes et québécoises.

Il nous faut favoriser cette connaissance par des soirées d'information sur des problématiques communes à toutes les femmes dans le respect des différences qui est à l'origine même des centres de femmes.



PLÉNIÈRE

Chaque atelier présente sa création collective et Édith Pelletier, présidente de l'IR, prononce le mot de clôture



Discours de clôture

On m'a dit, Édith, en tant que présidente de L'R des centres de femmes du Québec, c'est toi qui fait le discours de clôture du colloque.

Je vous avoue que je n'ai pas vraiment le goût de fermer la clôture. Mais enfin, s'il le faut!

Depuis hier soir, si vous êtes comme moi, vous avez probablement vécu des émotions de toutes sortes: tristes, drôles...

Lors de la soirée d'ouverture peut-être? À cause d'une parole, d'un geste, d'une personne... L'isolement est venu frapper à la porte de nos émotions!

Peut-être aussi dans l'historique de Mme Lavigne où il n'était pas difficile de reconnaître que l'isolement des femmes était aussi l'apanage de nos mères, de nos grands-mères, de nos arrière-grands-mères qui, malgré tout, avec leurs moyens, cherchaient à le rompre.

Dans les ateliers aussi, nous avons réfléchi ensemble, senti l'implication de chacune pour en arriver facilement au constat que oui, l'isolement est présent dans la vie des femmes et que l'urgence de la solidarité doit faire maintenant partie intégrante de notre action, de notre intervention, que ce soit en tant qu'individu, groupe de femmes, regroupement, association, qu'en tant que femme avec un grand "F".

En si peu de temps, quelques heures à peine, ce premier colloque sur l'isolement des femmes nous a permis d'accorder nos instruments sur la même note et de là, le concert de la solidarité peut commencer.

Aux actes de ce colloque succédera une recherche scientifique sur l'isolement menée par L'R des centres de femmes du Québec.

En terminant, je vous remercie, vous toutes, d'avoir assez de cœur au ventre, pour constamment être à la recherche de solutions face à l'oppression des femmes.

Un "J'espère qu'on se reverra bientôt dans des moments aussi riches aux participantes du réseau, des autres groupes de femmes, à toutes celles qui nous quittent ce soir."

Edith Pelletier
Présidente de L'R des centres de femmes, (1989)

Remerciements

- Le comité organisateur du colloque
Louise-Hélène Houde, Centre des femmes de Shawinigan
Josée Pilotte, Centre Actu-Elle, Buckingham
Suzanne Renaud, Maison des femmes de Rimouski
Hélène Bohémier, Relais-femmes
Michèle Asselin, permanente de L'R des centres de femmes
Françoise David, permanente de L'R
Louise Brossard, stagiaire en travail social à L'R
- Responsable du contenu des ateliers: Michèle Roy
- Responsable à la logistique: Nicole Caron
- Conceptrice et metteuse en scène de la soirée d'ouverture:
Marie-Dominique Cousineau et les comédiennes
- Responsable des communications: Lise Larose
- Responsables des actes du colloque: Lise Larose, collaboration de
Louise Brossard
- Photographes: Johanne Biffi et Sandra Trottier
- Les étudiantes qui ont recueilli des témoignages tout au long du colloque, qui ont filmé sur vidéo:

Eve Lamont
Charlotte Roy
Isabelle Gauthier
Nancy Gendron
- Les services à la collectivité de l'UQAM
- Les animatrices et secrétaires d'ateliers
- Les personnes-ressources
- Toutes les bénévoles à la logistique
- Pour leur contribution financière:

Le Secrétariat d'État, programme Promotion de la femme
Le ministère de la Santé et des Services sociaux
Le ministère de la Santé et des Services sociaux, Promotion de la santé
Le ministère des Loisirs, de la Chasse et de la Pêche
Le ministère de l'Éducation
Le ministère des Communautés culturelles et de l'Immigration
Le ministère de la Condition féminine
Le ministère de la Main-d'oeuvre et de la Sécurité du revenu
La Confédération des caisses populaires et d'économie Desjardins du Québec
Les Épiciers-Unis Métro-Richelieu Inc.
Les communautés religieuses et les syndicats.

PASSER DE L'ISOLEMENT AUX SOLIDARITÉS

En 1989, peut-on encore parler de l'isolement des femmes? Est-ce toujours un problème de communication? Les femmes vivent-elles leur isolement de la même façon que les hommes? L'isolement est-il le prix à payer pour notre "nouvelle" conscience féministe? Nos mères se sentaient-elles isolées? Quand, pour briser cet isolement, nous osons agir ensemble, malgré ou avec nos différences, qu'arrive-t-il?

Un colloque qui part de l'expérience de chaque participante et permettra de vrais échanges à travers une soirée d'ouverture "participative", des ateliers exploratoires et une plénière finale enlevante!

Un colloque original, créatif, avec du théâtre, des jeux, des lectures de textes, un brin de folie pour s'amuser, s'impliquer...

L'occasion de fouiller des aspects parfois méconnus de la réalité avec des femmes de tout le Québec: des femmes-ressources impliquées auprès de femmes jeunes, immigrantes, handicapées, autochtones, pauvres, etc.

Un partage entre travailleuses et bénévoles de centres de femmes, de groupes de femmes et du réseau.

Un colloque pour faire avancer nos réflexions, nos questionnements en partageant avec des femmes qui ont lu, écrit, pensé, travaillé sur l'isolement des femmes et expérimentent des moyens de le briser.

Un colloque qui nous fournira des moyens d'agir collectivement, chacune dans notre milieu, en misant sur des gestes concrets, des solutions variées déjà à l'essai ou à inventer.

Ce colloque est organisé
par l'IR des Centres de femmes du Québec, un regroupement provincial qui compte 75 centres-membres. L'IR existe depuis juin 1985 et a pour fonctions de représenter les centres de femmes devant les instances gouvernementales et d'apporter soutien et formation à ses membres. En ce sens, le colloque "De l'isolement aux solidarités" vient répondre à un besoin important des centres qui accueillent chaque année des femmes isolées et les aident dans leur démarche d'autonomie en leur fournissant **De l'isolement aux solidarités**